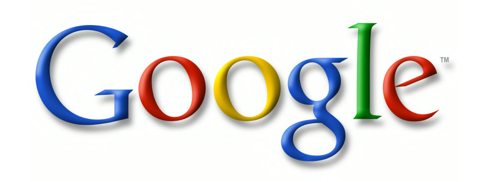




VULCAIN.

SE TROUVE A PARIS:

Chez MM. De Bure frères, libraires de la Bibliothèque royale, rue Serpente, n° 7;

MM. Firmin Didot frères, rue Jacob, n° 56;

M. Jules Renouard, rue de Tournon, n° 6;

MM. Treuttel et Würtz, rue de Lille, n° 17.

A STRASBOURG:

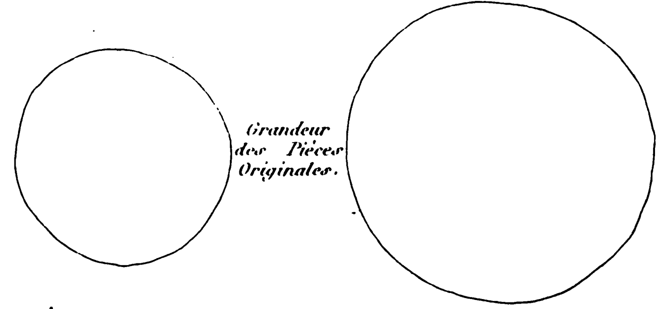
Chez MM. Treuttel et Würtz, Grande-Rue.

Cyzique. *Vulcain assis, forgeant une arme sur une enclume.*



Vulcain debout, devant la statue de Minerve placée sur un cippe.





Varan del. et sculp.

VULCAIN.

RECHERCHES SUR CE DIEU, SUR SON CULTE, ET SUR LES PRINCIPAUX MONUMENTS QUI LE REPRÉSENTENT,

FAISANT SUITE

AU JUPITER

DU MÊME AUTEUR;

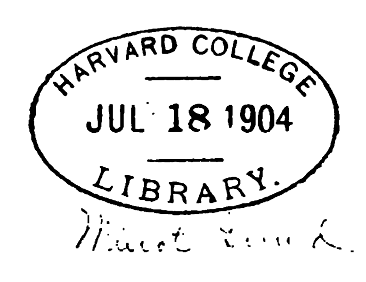
PAR T. B. ÉMÉRIC-DAVID,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.



PARIS.
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XXXVIII.


HARVARD COLLEGE
JUL 18 1904
LIBRARY.

VULCAIN.

RECHERCHES SUR CE DIEU,

SUR SON CULTE,

ET SUR LES PRINCIPAUX MONUMENTS QUI LE REPRÉSENTENT.

Vulcanum volunt ignem mundi.
S. August. *de Civ. Dei*, lib. VII, cap. 16.

Les Grecs avaient-ils une religion nationale ? S'ils professaient une religion, en quoi consistait-elle ? Reconnaissaient-ils un dieu ou des dieux ? Admettaient-ils des dogmes ? Leur morale était-elle une conséquence de ces dogmes religieux ? Qu'est-ce que la mythologie ? Quels sont les rapports de la mythologie avec la religion ? Est-ce bien enfin cette religion que nous retrouvons dans les monuments ? Ces hautes questions si souvent discutées, et malheureusement encore problématiques, m'ont paru dignes de toute l'attention des hommes éclairés, des moralistes et particulièrement des archéologues.

J'ai déjà essayé de les traiter. J'ai répondu : Oui, les Grecs professaient une religion nationale, fixe, reconnue, sanctionnée par des lois; ils honoraient un dieu suprême et des dieux subordonnés; ils admettaient des dogmes. La morale qu'ils pratiquaient était une conséquence de ces dogmes religieux. Leur dieu suprême était une substance infiniment déliée, la plus déliée de toutes les substances, incréée, inaltérable, souverainement intelligente, irrésistible dans son action, insaisissable dans ses formes; on le nommait l'Æther, le Feu æthéré, l'Esprit. Venait ensuite la Matière dans son universalité, substance incréée, indestructible, intelligente, mais moins déliée, moins intelligente que l'Esprit, et qui n'était qu'un être subordonné à la volonté du dieu suprême. Pénétrée des feux de l'Æther qui étaient devenus pour elle une âme, la Matière avait d'abord engendré les éléments, et ensuite, du mélange des éléments, elle avait formé les astres, dieux subordonnés comme la Matière elle-même, dieux immortels quant à leur substance, périssables quant à leur organisation. Chacun de ces êtres divins renfermait une âme extraite de l'âme du monde. Celle-ci se divisait à l'infini pour donner la vie à toute la nature, sans qu'aucune portion perdît son individualité. Ces milliers d'âmes formées d'une portion de substance æthérée, mais aussi de parcelles d'une matière plus ou moins grossière, étaient

susceptibles de fautes, et par conséquent punissables. L'homme, créature d'un ordre supérieur, doué d'une âme plus pure, était soumis à des lois encore plus sévères. Il arrivait à une éternelle béatitude, mais seulement après de nombreuses épurations.

Un voile mystérieux couvrait ces dogmes; ils ne devaient être révélés pleinement que dans les sanctuaires. La religion grecque ne s'exprimait au dehors que dans un langage eonvenu et symbolique, comme la plupart de celles de l'Orient.

La Grèce eut ainsi ses dieux réels et ses dieux fictifs qui en étaient les symboles. Les dieux réels étaient l'Æther ou le Feu æthéré, la Matière dans son universalité, le Feu atmosphérique et terrestre, l'Air, l'Eau, la Terre, le Soleil, la Lune, et toute la légion des astres. Les dieux fictifs portaient des noms arbitraires, variables, et souvent multipliés. Ces dieux étaient Jupiter, représentation de l'Æther; la Nuit, l'Océan; Vénus la Noire, représentation de la Matière primitive et universelle; Vulcain, image du Feu; Junon, image de l'Air; Neptune, image de l'Eau; Cérès, image de la Terre; Apollon, Mars, Mercure, Hercule, Bacchus, représentations du Soleil; Diane, Hécate, images de la Lune. La nation grecque exerçait publiquement deux cultes simultanés, savoir : un culte direct rendu aux dieux réels, un culte symbolique rendu aux dieux symboliques. L'enseignement des mystères

formait le complément de l'instruction pour quiconque voulait posséder pleinement la science religieuse. Dans ces augustes cérémonies, les pontifes dévoilaient aux initiés les rapports les plus intimes de la religion avec la mythologie; tous les symboles étaient expliqués, toutes les énigmes dévoilées.

Tel était le fond de cette religion. Elle se divisait, comme on voit, en deux branches, l'une dogmatique et secrète, l'autre représentative et populaire. La première était invariable par la raison que le secret même la protégeait, et que d'ailleurs la garde en était confiée aux prêtres et aux magistrats; la seconde qui ne s'appliquait qu'à l'énoncé des dogmes, put éprouver des altérations suivant les temps et les pays; mais ces deux manières d'honorer les dieux étaient intimement unies, leur ensemble formait la religion de l'État.

Lorsque Homère et Hésiode qui ne pouvaient trahir les secrets de Samothrace et d'Éleusis, célébrèrent les actes miraculeux des dieux mythologiques, leurs guerres, leurs amours, leurs mariages, c'est le choc ou le rapprochement des éléments, ce sont les phénomènes de la Nature qu'ils voulurent faire admirer; c'est la langue énigmatique des symboles qu'ils durent mettre en œuvre. La guerre de Troie fut sans doute un fait réel; mais les mâles et brillantes couleurs du tableau furent presque toutes allégoriques. L'habile réunion de la religion avec

l'histoire et des dogmes avec les fables, a fait le triomphe du poëte et assuré l'éternité du livre.

Dans une *Introduction à l'étude de la mythologie,* publiée précédemment, j'ai entrepris de mettre à découvert le fait de ce double culte, et dans un ouvrage plus étendu, j'ai appliqué cette théorie à l'Æther ou Feu æthéré réel, véritable dieu suprême de la Grèce, et à Zeus ou Jupiter, Feu æthéré fictif, dieu suprême symbolique, sujet habituel des sacrifices, des chants religieux, des chefs-d'œuvre des arts.

Au moment où, fidèle à mon plan, j'entreprends d'expliquer les fables relatives au dieu Vulcain ou Hêphaïstos, il convenait peut-être de rappeler ces notions fondamentales : il deviendra par là plus facile de découvrir le sens de la légende de ce dieu, ainsi que celui des monuments qui le représentent, et de reconnaître la place que le forgeron boiteux de Lemnos dut occuper parmi les divinités de l'Olympe.

§ I.

Légende de Vulcain.

La légende de Vulcain pourrait offrir le sujet d'un roman qui ne manquerait ni d'originalité ni d'intérêt. Ce dieu infirme, nommé en grec *Hêphaïstos,* naquit sans père, telle est du moins la fable la plus accréditée [1], quoique Homère le dise fils de Jupiter.

(1) Hesiod. *Theog.* vers. 327. — Apollod. lib. 1, cap. 3, § 5. — Plutarch. *Amat.* t. II Opp. p. 751.

Honteuse de sa difformité, car il était né boiteux[1], Junon, sa mère, le poussa dédaigneusement du bout du pied. Précipité du ciel sur la terre, heureusement il tomba sur les plaines des mers où les Nymphes, divinités compatissantes, le recueillirent. Thétis et Eurynome prirent soin de son éducation[2]. Elles allumèrent pour lui des fourneaux dans les cavernes de l'Océan, et son intelligence était si précoce, qu'il apprit de lui-même l'art de fondre et de forger les métaux. Bientôt toutes les Nymphes des mers se parèrent de colliers, de chaînes, de bracelets, ouvrages de ses mains ingénieuses. Neuf années s'étaient passées dans ces travaux[3], lorsque l'amour filial le retira de son humide retraite. Bien que dédaigné par sa mère, il n'avait pas cessé de la chérir. Ayant appris que Jupiter, irrité contre elle, l'avait suspendue dans les airs, une enclume à chaque pied, il accourut muni des instruments de son art, dans le dessein de la dégager[4]. Indigné de l'audace du jeune forgeron, le maître de

(1) Homer. *Hymn. in Apoll.* vers. 316, 317.

(2) Homer. *Iliad.* lib. XVIII, vers. 395 seqq.—Id. *Hymn. in Apoll. loc. cit.* — Pausan. lib. VIII, cap. 41.

(3) Homer. *Iliad.* lib. eod. vers. 400 seqq.

(4) Une fable toute contraire à celle-là avait aussi eu cours. Elle portait que Vulcain voulant se venger de sa mère, l'avait prise dans un siége à ressort, et l'y avait retenue captive (Pausan. liv. I, chap. 20; liv. III, chap. 18). Cette fable paraît n'être qu'une corruption de celle d'Homère

l'Olympe le saisit par un de ses pieds inégaux, et le lança vers la terre [1]. Dans cette seconde chute il tomba sur l'île de Lemnos, où travaillaient les Cyclopes; ils le reconnurent pour leur chef [2]. C'est au milieu d'eux qu'il produisit tant d'ouvrages devenus célèbres dans l'antiquité; le sceptre d'Agamemnon, la cuirasse d'Hercule, les cymbales avec lesquelles ce héros épouvanta les oiseaux du lac Stymphale [3]; la coupe dont il fit présent à Bacchus, les trônes où s'asseyaient les divinités dans les palais célestes [4]. Au nombre de ses plus admirables ouvrages, furent les deux chars qu'il construisit pour Apollon. Le premier, en forme de lit, avait des ailes : Apollon le trouvait le soir chez Amphitrite; il suffisait qu'il y montât; les chevaux ainsi que le dieu pouvaient sommeiller, le char volait de lui-même et ne s'arrêtait qu'au palais de l'Aurore. Là, les chevaux recevaient l'ambroisie de la main des Heures, et Apollon montant sur le second char, recommençait sa carrière diurne [5].

(1) Homer. *Iliad.* lib. I, vers. 590; lib. XV, vers. 22. — Plat. *de Rep.* lib. II, t. II Opp. p. 378.

(2) Homer. *ibid.* — Virgil. *Æneid.* lib. VIII, vers. 422, 423. — S. Clem. Alex. *Protrept.* ed. Potter, t. I Opp. p. 25.

(3) Apollod. lib. II, cap. IV, § 11; cap. V, § 6.

(4) Homer. *Iliad.* lib. II, vers. 130 seqq. — Nonnus, *Dionys.* lib. XIX, vers. 118 et 122.

(5) Mimnerm. apud Athen. lib. XI, cap. 39; ed. Bipont. t. IV, p. 238, 239. — Æschyl. Fragm. He. ap. eumd. *ibid.*

Deux ouvrages encore plus merveilleux excitèrent l'admiration des dieux eux-mêmes; ce furent deux automates d'or, représentant deux belles filles sur lesquelles Vulcain s'appuyait en parcourant son palais. Ces statues marchaient, elles parlaient, ou du moins elles contrefaisaient la voix humaine, et semblaient douées de raison[1] : toutefois elles ne respiraient point et ne pensaient point. Artiste purement mécanique, Vulcain donnait à ses ouvrages l'apparence de la vie, mais il ne leur communiquait point la vie; les âmes étaient hors de son domaine.

Une aventure célèbre lui donna sujet de manifester toute son habileté et de reconnaître en même temps l'impuissance de l'art où il excellait. Jupiter eut besoin de lui. Indigné contre les mortels qui recherchaient dans le choix d'une épouse la richesse et la beauté, plutôt que la droiture et les autres qualités morales, Jupiter avait résolu d'envoyer parmi eux une jeune fille dotée de tous les charmes du corps, riche de tous les biens de la fortune, chef-d'œuvre de grâces, d'esprit, de talents; mais cachant sous ces dehors séducteurs un amour désordonné du luxe, et toute la fourberie, toutes les passions qui font la honte et le malheur des familles. Le souverain des cieux voulait montrer aux hommes par l'excès du mal les dangers auxquels les exposait

(1) Homer. *Iliad.* lib. XVIII, vers. 417 seqq.

leur imprudence [1]. Ne croyant point devoir former lui-même un être si imparfait, il appela le dieu boiteux. Vulcain reconnaissait apparemment sa propre insuffisance, et honteux peut-être d'avoir de nouveau à s'en convaincre, il refusa de monter au ciel. Mercure envoyé auprès de lui, ne put le déterminer. Ce fut enfin Bacchus qui l'y entraîna [2]. Son entrée au séjour des dieux fut un triomphe conforme à sa nature. Il y parut, monté sur un âne, couronné de lierre, tenant en mains un tyrse et un flambeau; Bacchus le précédait; des bacchantes formaient son cortége [3].

Bientôt il eut façonné le corps de la vierge qui devait séduire les mortels. Minerve l'assista dans cette entreprise. Vénus, les Grâces, les Heures ornèrent la jeune nymphe de leurs dons les plus précieux; on l'appela *Pandore*. Mais quand il s'agit d'animer ce corps charmant, l'art de Vulcain se trouva sans puissance. Il fallut que sur l'ordre de Jupiter, Mercure Psychopompe y introduisit une âme. Avec ce principe de vie, il y jeta le germe de tous les vices. Épiméthée tomba dans le piége. On

(1) Hesiod. *Théog.* vers. 588 seqq. Id. *Op. et Dies*, vers. 60 seqq.

(2) Hygin. *Fab.* 166. — Pausan. lib. 1, cap. 20.

(3) Cette marche triomphale était peinte dans un temple d'Athènes. Pausan. liv. 1, chap. 20. — Voyez Millin, *Galerie mythol.* t. I, pl. XIII, fig. 337. — Id. *Peint. de vases*, pl. LXXXV, fig. 338. — Id. *Peint. de vases du chev. Hamilton*, tome III, pl. IX; t. IV, pl. XXXVIII. — Æl. Aristid. *Orat.* 3, t. I Opp. p. 29; ed. Oxon. 1722, in-4°.

connaît la suite de cette fable; elle n'appartient point à mon sujet.

Dans une autre circonstance, comme les dieux rentraient dans l'Olympe, revenant de la plaine de Troie, Vulcain, qui jamais ne prenait part à leurs festins [1], voulut leur verser lui-même le nectar dans la vue d'apaiser leurs dissensions. Tout le monde sait quel fut le prix de ce service. Quand les dieux le virent s'agiter sur ses jambes inégales pour s'approcher de leurs trônes, un rire inextinguible fit résonner les voûtes du sacré palais [2].

Enfin le malheureux artiste voulut se marier; terrible épreuve! Il demanda Minerve à Jupiter : « Je te l'accorde, lui dit ce dieu, à condition que tu « obtiendras son consentement d'elle-même. » Un regard dédaigneux de Pallas fut sa réponse aux sollicitations de l'orgueilleux forgeron. Dans un transport d'amour, Vulcain se précipita vainement sur elle. L'égide interposée entre la déesse et lui, reçut l'impression de son ardeur [3], et un enfant se forma au même instant sur la poussière. Inaccessible aux vœux du père, Pallas ne fut point insensible aux cris du fils, elle le recueillit, le déposa dans une ciste, et le donna en garde aux filles de

(1) Servius, *ad. Virgil.* Eclog. IV, vers. 62.

(2) Homer. *Iliad.* lib. I, vers. 597.

(3) Apollod. lib. III, cap. 4, § 6. — Pausan. lib. III, cap. 18. — Hygin. *Fab.* 166. — Fulgent. *Mythol.* lib. II, cap. 14.

Cécrops [1]. Cet enfant fut Érichthonius, boiteux comme Vulcain, prince fameux dans les fastes de la religion, et qui institua la fête des Panathénées en l'honneur de sa bienfaitrice.

Repoussé par Minerve, Vulcain adressa son hommage à Vénus : la déesse de la beauté ne le refusa point. Il fut plus ou moins heureux avec elle quelques moments. On sait ce qui arriva de cette union. Les dieux eurent encore une fois à rire aux dépens du mari trompé.

Modérant enfin ses prétentions, le dieu des arts fut assez sage pour offrir ses vœux à l'aînée des Grâces. Alors il connut le bonheur. Cette aimable divinité s'attachant à lui d'un amour sincère, lui prodigua les plus tendres soins. Nulle infidélité ne troubla jamais une union si bien assortie [2].

Après ce mariage, Vulcain épousa aussi la nymphe Cabira, originaire de Thrace et fille de Protée; celle-ci lui assura la couronne de Lemnos; il en eut plusieurs enfants.

Les infortunes de ce célèbre artiste n'altérèrent point sa bonté naturelle. Quoique terrible dans sa colère, il était serviable et bienfaisant. Nul parmi les immortels ne se montra plus disposé à pardonner

(1) Apollod. lib. III, cap. 4, § 6. — Pausan. lib. III, cap. 18. — Hygin. *Fab.* 166. — Fulgent. *Mythol.* lib. II, cap. 14.

(2) Homer. *Iliad.* lib. XVIII, vers. 383. — Hesiod. *Theog.* v. 945, 946.

une injure. Jupiter l'avait rejeté du ciel, et il forgeait la foudre pour Jupiter; Vénus l'avait trahi, et il fabriqua des armes pour un fils de Vénus. Tout l'Olympe avait ri de lui, et dans le combat des Géants il défendit l'Olympe, et tua de sa main le noir Clytius [1].

Là se termine la véritable légende du dieu Vulcain; mais à ces premières inventions il est indispensable de joindre des fables beaucoup moins anciennes et en contradiction avec toutes celles-là, si l'on veut éclaircir une grave confusion qui s'opéra parmi les Grecs eux-mêmes au sujet de ce dieu.

Vulcain que nous disons fils de Junon, et par conséquent né dans la Grèce, était au contraire, dit-on, fils du Nil [2], c'est-à-dire né en Égypte. Il avait un temple à Memphis longtemps avant que les Grecs eussent songé à le diviniser [3]. Nous le croyons faible et boiteux; nullement, il était au contraire père des Cabires [4] : or les Cabires sont les *grands dieux;* il faut donc que leur père fût au moins aussi puissant qu'eux, et que son existence eût précédé celle de ses fils. Des fables homériques nous offrent en lui un artiste incapable d'animer ses productions;

(1) Apollod. lib. I, cap. 6, § 2.

(2) Cicer. *de Nat. deor.* lib. III, cap. 22.

(3) Herodot. lib. II, cap. 121, 122, 136, 143.

(4) *Id.* lib. III, cap. 37. — Pherecyd. ap. Strab. lib. X, cap. 1. — Hesych. voc. Κάβειροι.

d'autres fables en font au contraire l'architecte du monde, la source de la vie universelle (1), le père de tous les dieux (2). Nous avons dit que passionné pour Minerve, il en fut dédaigné; suivant d'autres traditions, il était son père; d'autres en faisaient son mari (3); il avait engendré avec elle le Soleil (4). Nous l'avons cru trahi par Vénus, erreur; Vénus au contraire lui demeura constamment fidèle; c'est elle qui, par son exemple, enseigna aux mères de famille les vertus qui honorent leur sexe. Homère l'a regardé comme un sujet de risée pour les dieux, autre erreur; il était au contraire le dieu de la philosophie et celui de la médecine (5).

§ II.

Caractère symbolique du dieu Vulcain. — Le Feu, dieu réel.

Qu'est-ce donc que ce dieu? qu'est-ce que Vulcain ou *Hêphaïstos*? je ne dis point qu'est-ce que le

(1) Larcher, *Notes sur Hérodote*, t. II (2e éd.), p. 477, note 498. — Terræque pater Vulcanus. Martian. Capella, *de Nupt. Philolog.* lib. I, p. 61. ed. Noremb.

(2) Amm. Marcell. *Hist.* lib. XVII, cap. 4, pag. 163; ed. Paris. 1681.

(3) Cicer. *de Nat. deor.* lib. III, cap. 22. — Jul. Firmic. *de Error. prof. relig.* p. 20. — De la Barres, *Acad. des Inscript. et belles-lettres*, t. XVI, Mém. p. 49.

(4) Maneth. ap. Euseb. *Præp. evang.* — Cicer. *loc. cit.* — S. Clem. Alex. *Protrept.* p. 24, t. I Opp. ed. Potter.

(5) Diog. Laert. *de Vit. phil.* Proœm. segm. I.

Vulcain, fils du Nil, dont parle Cicéron [1] (nous examinerons plus tard cette source intarissable d'erreurs et d'explications fausses); mais qu'est-ce que le Vulcain d'Homère, fils de Junon, élève de Thétis, roi de Lemnos, mari trompé de Vénus, heureux époux de la Grâce?

Ce dieu est-il un homme? Il faudrait pour admettre cette opinion accepter comme des faits réels des aventures impossibles, monstrueuses, qui répugnent à toute raison, ou bien en prenant ces traditions pour des allégories, ce qu'elles sont en effet, il faudrait se jeter, pour les expliquer, comme ont fait Bannier et les autres évhéméristes, dans un système d'explications forcées et invraisemblables, et encore n'échapperait-on pas au reproche de donner aux Grecs des dieux insensés, un culte qui serait l'apothéose de la démence et du crime. Il faudrait de plus violer toute chronologie pour établir le règne de ce dieu et de tous les autres dans un pays et dans des temps où il pût trouver place.

Vulcain était-il un génie dans le sens où l'entendaient Socrate et Platon, c'est-à-dire un de ces êtres d'une nature intermédiaire entre les dieux et les hommes, qu'on a aussi appelés des Esprits, des Intelligences, des Démons? Accueillir cette supposition, ce serait donner un démenti à la religion de l'Égypte avec laquelle celle de la Grèce avait tant

(1) Cicer. *de Nat. deor.* lib. III, cap. 21, 22.

de ressemblance; car les prêtres égyptiens ne cessèrent de soutenir qu'ils n'admettaient point l'existence de ces êtres surnaturels; que leurs seuls dieux dans leur culte secret comme dans leur culte public, étaient des êtres visibles, le monde, le soleil, la lune, les astres (1); ce serait nier pareillement les croyances d'Athènes, puisque Socrate but la ciguë, accusé d'avoir voulu introduire dans sa patrie ce culte étranger (2).

Croirons-nous que Vulcain fût une puissance de la Nature, considérée abstractivement et séparée de la substance dans laquelle on la voyait agir, comme, par exemple, la puissance du feu séparée du feu par la pensée? Les philosophes d'Alexandrie soutinrent cette opinion avec peu de succès, et il serait bien difficile de s'y soumettre aujourd'hui, qu'un de nos écrivains les plus savants et les plus spéciale-

(1) Chœrem. ap. Porphyr. *Epist. ad Anebonem*, fol. 4. — Euseb. *Præp. evang.* lib. III, cap. 4, p. 22, 23. — Theodor. *Serm.* iij *de Angel.* t. IV Opp. p. 502. — *Jupiter*, t. I, p. 36 à 40.

(2) *Jupiter*, t. II, p. 133. — Je n'ai pas besoin de donner de nouvelles explications sur le mot *démon*. J'ai traité assez longuement des démons ou génies dans mon *Introduction à l'étude de la mythologie*, et dans mes *Recherches sur Jupiter*. La religion n'admettait point de démons ou génies dans le sens qu'entendaient Socrate et Platon. Vulcain n'était pas plus le génie directeur du Feu, qu'Apollon le génie conducteur du soleil, et Junon le génie directeur de l'air. Junon était l'air, Apollon le soleil, Vulcain le feu. Il serait inutile de parler des visions qui en tout pays peuvent effrayer des idiots.

ment versés dans ces matières, déclare y être formellement opposé [1].

Admettrons-nous enfin que les fables relatives à Vulcain, comme celles de toutes les autres divinités, ne furent jamais que des contes d'enfants et de vieilles femmes, inventés sans but, et répétés par les poëtes pour le seul amusement public? La conséquence nécessaire de ce système serait que les Égyptiens, ni les Grecs, n'auraient eu aucune religion, aucun dogme, pas même celui de l'existence d'un dieu. Eh! comment adopter une semblable supposition, quand les Grecs nous parlent sans cesse de leur religion, de leurs dieux, de leur culte; quand ils mêlent à tous leurs actes, à toutes leurs paroles, le nom de quelque puissance divine; quand tant de lois écrites et non écrites avaient fixé, consolidé les opinions religieuses; quand un si grand nombre de temples, d'autels, d'oracles, de mystères, de sacrifices, de jeux publics, de tom-

(1) « Les Alexandrins n'étaient pas de purs antiquaires qui, appliquant leur esprit à l'étude des faits religieux comme à celle de tous les autres faits, en recherchaient l'explication la plus légitime selon les règles de la critique; c'étaient des philosophes, des hommes d'état qui avaient pris parti dans la grande querelle du temps, et qui, ne voulant point accepter la religion nouvelle, ne pouvant plus sérieusement soutenir l'ancienne telle qu'elle était, s'étaient trouvés conduits à la transformer à l'aide d'une interprétation souvent ingénieuse, quelquefois profonde, toujours arbitraire. » M. Victor Cousin, *Journal des Savants*, Juillet 1834, p. 429.

beaux, de monuments des arts de tous les genres, attestent l'existence de cette religion, et en dévoilent même la nature; que dis-je, quand tant de persécutions exercées ou souffertes ont prouvé l'indestructible persistance de l'opinion universelle à ces dogmes et à ce culte? Laissons ces abus de mots, car il n'y a ici que cela; quand on a dit que les Grecs n'avaient aucune religion, cela signifiait apparemment qu'ils avaient une religion fausse, et c'est ce que personne ne conteste.

Qu'est-ce donc enfin que Vulcain? Il suffit pour répondre à cette question d'écouter les anciens et de répéter leurs propres paroles. Le culte de Vulcain n'est qu'une branche de celui que les premiers Grecs avaient voué aux différentes parties de la nature, et à la bienfaisante puissance de son auteur. Il faut, en traitant de Vulcain comme en parlant de chacun des autres dieux, distinguer le dieu réel d'avec le dieu symbolique. Le dieu réel est ici le feu, point autre chose que le feu, je dis le feu atmosphérique et terrestre, bien distinct d'avec le feu æthéré, dieu réel suprême, représenté par Jupiter. Le Feu, dieu réel, recevait un culte direct; Vulcain, dieu représentatif, un culte symbolique. Les noms étaient les mêmes. Le Feu, dieu réel, se nommait *Hêphaïstos;* Vulcain, dieu symbolique, se nommait pareillement en grec *Hêphaïstos*.

Homère, en parlant du sacrifice offert à Jupiter par

Agamemnon avant le premier combat donné sous les murs de Troie, dit que les Grecs attachent les viscères des victimes à des broches et les font rôtir sur Hêphaïstos[1]. L'auteur anonyme de la Vie d'Homère fait remarquer à l'occasion de ce passage, que le poëte par le mot d'*Hêphaïstos* désigne le Feu à cause, dit-il, de la relation du Feu avec le dieu[2].

Quand il décrit le combat d'Achille contre le Scamandre, Homère peint Junon appelant Vulcain, son fils, au secours du héros grec. C'est bien le dieu mythologique qu'elle appelle, et ce sont les flammes du dieu réel qui accourent à sa voix : « Aussitôt, « dit-il, Hêphaïstos accourt avec d'immenses feux. « D'abord les plantes et les arbres qui bordaient le « fleuve sont consumés. Bientôt les eaux pénétrées « par l'esprit de l'industrieux Vulcain, bouillonnent, « s'évaporent, et enfin le fleuve est dévoré dans son « lit par l'ardeur des flammes[3]. » Il est ici bien évident, suivant ces paroles du poëte, que Vulcain est le Feu personnifié, puisque les eaux sont pénétrées *par l'esprit de l'industrieux Vulcain*[4].

Archiloque, cité par Plutarque, en peignant la douleur d'une femme de qui le mari était mort sur la mer, dit qu'elle se serait plus facilement con-

(1) Homer. *Iliad.* lib. II, vers. 426.

(2) *Homeri poet. Vita,* ap. Gal. *Opusc. mythol.* p. 296, ed. 1688.

(3) Homer. *Iliad.* lib. XXI, vers. 328 ad 367.

(4) Πνοιῇ τειρόμενοι πολυμήτιος Ἡφαίστοιο. *Ibid.* vers. 355.

solée *si Hêphaïstos eût consumé le beau corps de son mari enveloppé de pourpre* [1].

Orphée (Onomacrite) honore Vulcain, dieu symbolique, comme s'il était le Feu réel. « O Hê-« phaïstos, lui dit-il, actif Hêphaïstos, force puis-« sante, Feu infatigable, clarté qui luit dans les airs, « démon éclatant, éternel, lumière incorruptible, « portion du monde, élément pur, dieu qui habites « dans le corps des mortels, qui prends toutes les « formes, qui surmontes tout, qui dévores tout, « habile artiste, dieu puissant par la main. . . . . . . ; « assiste-nous avec bonté dans tous les ouvrages « que nous fabriquerons [2]. »

Pindare, pour peindre le Feu qui commence à dévorer le corps de la nymphe Coronis, dit que les flammes d'Hêphaïstos l'environnent [3]; et quand il veut décrire les gerbes enflammées qui sortent en serpentant du sein de l'Ætna, il dit que le serpent d'Hêphaïstos s'élance des gouffres horribles du volcan [4].

Euripide appelle Vulcain le *Dadouque* ou le porte-flambeau *des noces* [5]. Ce mot rappelle celui d'Or-

(1) Archiloch. apud Plutarch. *de Aud. poet.* t. II Opp. p. 23.

(2) Ἀκάματον πῦρ... καρτερόχειρ... σώματά τε θνητῶν οἰκεῖς. Orph. *Hymn.* 65.

(3) Pindar. *Pyth.* lib. III, vers. 68, 69, 70.

(4) Pindar. *Pyth.* lib. I, vers. 47, 48.

(5) Ἥφαιστε, δᾳδουχεῖς μὲν ἐν γάμοις βροτῶν. Euripid. *Troad.* vers. 343.

phée du passage précédent, *dieu qui habites dans le corps des mortels.* Nous y voyons que Vulcain, Feu atmosphérique et terrestre, était en même temps honoré comme le Feu générateur qui bouillonne dans le sang des époux. Nous trouverons ce principe théologique confirmé par d'autres exemples.

Platon ayant composé une tragédie que Socrate ne goûta point, la mit au feu en disant : « Assiste-« moi, Hêphaïstos, Platon a besoin de ton aide (1). » Ce vers est une imitation de celui d'Homère : « A « moi, Hêphaïstos, Thétis a besoin de toi (2). »

Ailleurs, Platon nous dit qu'Hêphaïstos est ainsi nommé parce qu'il est le dispensateur de la lumière (3).

Un passage du poëte Eubulus n'est pas moins convaincant. « Le soufflet (qui agit sur le Feu), dit « ce poëte, éveille les chiens qui gardent Hêphaïs-« tos (4). » Quels sont les chiens que le soufflet éveille quand il jette de l'air sur le feu, sinon les étincelles? Casaubon en a pensé de même. Eubulus, nous dit-il, appelle élégamment les étincelles *les chiens de Vulcain* (5).

Le poëte Alexis a reproduit cette idée lorsqu'il a

(1) Diog. Laert. lib. III, segm. 5.
(2) Homer. *Iliad.* lib. XVIII, vers. 392.
(3) Φάους ἴστορα, lucis arbitrum. Plat. *Cratyl.* t. I Opp. p. 407.
(4) Eubulus, ap. Athen. lib. III, cap. 25, p. 108; et lib. V, cap. 3, p. 228; ed. 1664.
(5) Casaub. Not. *ibid.* p. 655.

dit : « Les chiens nombreux d'Hêphaïstos s'élancent « avec légèreté au travers de l'air lumineux [1]. » Les étincelles sont ici, dans le langage du poëte, la foule des chiens, et leurs craquements sont les aboiements de ces gardiens de Vulcain.

Les stoïciens, généralement mieux d'accord que les autres philosophes avec la religion, distinguaient nettement le Feu en deux genres, savoir : le Feu *céleste*, et le Feu *subcéleste*, et ils formaient de ces substances, ainsi que le corps de la nation, deux divinités. Le Feu *céleste* était le dieu suprême ; le feu *subcéleste* était proprement *Hêphaïstos* ou le Feu artiste [2]. Vossius a très-bien expliqué cette différence. Il cite Phurnutus qui appelle le Feu céleste *Zeus* ou *Jupiter*, et le Feu atmosphérique et terrestre *Hêphaïstos* [3].

Héraclide de Pont fait la même distinction : « L'essence du Feu est double, dit-il ; le Feu céleste « est un être pur, parfait ; le Feu terrestre, une sub- « stance mélangée et impure ; et c'est cette sub- « stance impure, ajoute-t-il, qu'Homère appelle *Hé- « phaïstos* [4]. »

Plaute, dans sa comédie d'Amphitryon, fait dire

(1) Alex. ap. Athen. lib. IX, cap. 6.

(2) Τὸ τεχνικὸν πῦρ. Diog. Laert. lib. VII, segm. 147.

(3) Phurnut. *de Nat. deor.* cap. 19. — Vossius, *de Orig. idol.* lib. II, cap. 66 ; t. I, p. 328.

(4) Heraclid. Pont. *Alleg. Homer.* ap. Gal. *Opusc. mythol.* p. 443, 445 ; ed. 1688.

par Mercure, parlant à Sosie : « Où vas-tu, toi qui « portes Vulcain renfermé dans une corne [1]? » Vulcain est ici la lumière ou le flambeau renfermé dans une corne, c'est-à-dire dans une lanterne.

Varron dit que Vulcain tire son nom de la violence des flammes [2].

Dans Virgile la femme du laboureur fait cuire le suc du raisin à la flamme de Vulcain, et dans un autre passage, la maison de Déiphobe tombe démolie par la violence de Vulcain [3].

Ovide, en maudissant le poëte qui l'avait calomnié et qu'il nomme Ibis, souhaite qu'il erre exilé, pauvre, affamé. Que ni le soleil, ni Phœbé, lui dit-il, ne te prêtent leur lumière; que ni Vulcain, ni l'Air, ni la Terre, ni Pontus ne te laissent de passage [4]. Il est bien évident que lorsqu'Ovide appelle l'Air et la Terre par leurs noms de sub-

(1) Quo ambulas, tu qui Vulcanum in cornu conclusum geris? Plaut. *Amphitr.* act. 1, scen. 1, vers. 185.

(2) Ab ignis jam majore vi ac violentia Vulcanus dicitur. Varro, *de Ling. lat.* lib. IV, cap. 10, ed. Spengel. p. 76.

(3) Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem.

Virgil. *Georg.* lib. I, vers. 294, 295.

. . . Jam Deiphobi dedit ampla ruinam,
Vulcano superante, domus.

Id. *Æneid.* lib. II, vers. 310, 311.

(4) Nec se Vulcanus, nec se tibi præbeat Aër,
Nec tibi det Tellus, nec tibi Pontus iter.

Ovid. *in Ibin*, vers. 111, 112.

stances naturelles, il entend aussi par le nom de *Vulcain* désigner le Feu, comme il indique la Mer par le nom de *Pontus,* et la Lune par celui de *Phœbé*. Dans ces dernières désignations il nomme les divinités symboliques à la place des substances naturelles qui sont les dieux réels.

Diodore de Sicile, quoique évhémériste, est obligé de reconnaître que le Feu est appelé *Hêphaïstos* chez les Grecs, et qu'il est honoré sous cette dénomination comme *un des grands dieux* (1).

Denis d'Halicarnasse se demande pourquoi le sénat romain délibère dans le temple de Vulcain sur les affaires les plus graves, et il répond que les pères de la patrie ont cru ne pouvoir invoquer de divinité plus formidable contre la violation des traités, que le Feu dont ce dieu est le symbole (2).

Plutarque se demande pareillement pourquoi Romulus avait placé le temple d'Hêphaïstos hors de l'enceinte de Rome, et il répond : C'est par la raison que cette ville étant dans ses commencements très-exposée aux incendies, il ne voulut pas renfermer dans l'intérieur le dieu qui préside au Feu (3). Ces mots, *qui préside au Feu,* décèlent un philosophe

(1) *Τὸ δὲ πῦρ Ἥφαιστον ὀνομάσαι, νομίσαντας μέγαν εἶναι θεόν.* Diod. Sic. lib. I, cap. 12.

(2) Dion. Halic. *Antiq. rom.* lib. II, § 50, tom. I, p. 110 et 358; lib. VI, § 69, etc.

(3) Plutarch. *Quæst. rom.* t. II Opp. p. 176.

platonicien; il fallait dire : *le dieu Feu;* mais à côté de l'opinion du platonicien se manifeste toujours la croyance publique; le dogme religieux, malgré des mots équivoques, demeure le même.

Les Pères ne sont pas moins positifs. « Pourquoi « donc, dit saint Clément d'Alexandrie, aux Égyp- « tiens, divinisez-vous le Feu et l'Eau[1]? N'est-ce « pas toujours être des athées? » Il en est de même des Grecs. La déesse Ghê, est la Terre; le dieu Poséidon, est l'Élément humide; le dieu Hêphaïstos, est le Feu[2]. On ne saurait parler plus clairement.

Héraclide et ses sectateurs, dit encore ce Père, adorent le Feu comme le principe de toutes choses; d'autres (les Grecs) l'ont nommé *Hêphaïstos*[3].

Minucius Félix en rapportant l'opinion de Zénon, lequel pensait que Junon était l'Air, Vulcain le Feu, ajoute cette réflexion : « En montrant ainsi que les « dieux du paganisme sont les éléments, Zénon dé- « nonce et met en évidence l'égarement universel[4]. »

« Suivant les Grecs, dit Eusèbe, Hêphaïstos est « le Feu. » Puis il ajoute : « Mais si les dieux sont les « symboles des Éléments, pourquoi des mystères, « des chants, des initiations[5]? »

(1) S. Clem. Alex. *Protrept.* cap. 10, t. I Opp. p. 81.

(2) Id. *ibid.* p. 56.

(3) Ἕτεροι Ἥφαιστον ὠνόμασαν. Id. *loc. cit.* p. 56.

(4) Vulgi deos elementa esse monstrando, *publicum* arguit graviter et revincit *errorem.* Min. Felix, *Octav.* cap. XIX, p. 181, 182, ed. var.

(5) Ἥφαιστον δὲ (φασὶν) εἶναι τὸ πῦρ. Euseb. *Præp. evang.* l. III, c. 2.

Julius Firmicus qui, d'un bout à l'autre de son traité, soutient aussi que les véritables dieux sont les Éléments, se demande ce que c'est que Vesta, et il répond : « Vesta est le Feu domestique qui sert « dans nos fourneaux à nos usages journaliers; » et à ce mot il s'écrie : « Qu'on lui donne donc pour « prêtres des cuisiniers et non de malheureuses « vierges, etc.[1] » S'il ne dit pas que le Feu élémentaire est représenté par Vulcain, c'est qu'il confond celui-ci avec le Phtha égyptien, père de Minerve[2], et qu'il en fait par conséquent le Feu æthéré.

Saint Augustin dépose dans les mêmes termes de l'opinion des Grecs : « Ils veulent, dit-il, que Vul- « cain soit l'universalité du Feu répandu dans le « monde, Neptune l'universalité des eaux[3]. »

« Le Feu lui-même, dit pareillement Prudence, « le Feu créé pour notre usage, ils le supposent « doué d'une puissance divine, ils lui donnent les « formes d'un homme, ils en font un forgeron, lui « consacrent des temples et le nomment *Vulcain*[4]. »

(1) Vesta autem quid sit discite...... ignis est domesticus, qui in focis quotidianis usibus servit. Quapropter coquos habeat, non miseras virgines sacerdotes, etc. Jul. Firmic. *de Error. profan. relig.* p. 30, ed. var. ad calc. Min. Fel.

(2) Una est (Minerva) Vulcani filia. *Ibid.* p. 32.

(3) Vulcanum volunt ignem mundi, Neptunum aquam mundi. S. August. *de Civ. dei*, lib. VII, cap. 16.

(4) Ipse ignis, nostrum factus qui servit ad usum,

Théodoret confirme encore ce fait : « Héphaïstos « est le Feu, nous dit ce Père, Océan est l'élément « humide [1]. »

Servius à la même époque nous dit aussi : « Vul-« cain est le Feu, il est nommé *Vulcain*, *Vulcanus*, « parce qu'il vole dans l'air, *quasi Volicanus* [2]. »

Tout cela est positif : voilà le Feu atmosphérique, dieu réel ; voilà Vulcain, dieu fictif et symbolique.

Si je citais encore Martianus Capella, Fulgence, Isidore de Séville, Albéric, et enfin Eustathe, nous verrions cette ancienne tradition se conserver jusqu'aux temps les plus voisins de notre époque [3].

§ III.

Explication de la légende.

Si le principe religieux qui fait de Vulcain une représentation du Feu atmosphérique et terrestre,

Volcanus perhibetur, et in virtute supernâ
Fingitur, ac delubra deus, et nomine et ore,
Adsimilatus habet, nec non regnare caminis
Fertur, et Æoliæ summus faber esse, vel Ætnæ.

Prudent. *contra Symmach.* lib. I, vers. 304 seqq.

(1) Theodor. *Serm.* 3, *de Angel.* t. IV Opp. p. 502.

(2) Vulcanus, ut diximus, ignis est, et dictus *Vulcanus*, quasi *Volicanus*, quòd per aërem volat. Servius, in Virgil. *Æneid.* lib. VIII, vers. 414.

(3) Martian. Capella, *de Nupt. Philolog.* lib. I, pag. 79, ed. Nuremb. 1794, in-8°. — Fulgent. *Mythol.* lib. II, cap. 14. — Isidor. Hisp. *Orig.* lib. VIII, cap. 11 ; lib. XIX, cap. 6. — Albric. *de Deor.*

est vrai, il faut qu'il nous donne l'explication de la légende tout entière. Nous devons tenir le mot de toutes les énigmes particulières, si nous avons découvert celui de l'énigme générale. Examinons donc cette longue série de fables en les rapprochant du jugement des anciens.

Dans la théologie grecque rien n'était fait de rien; tout être avait une cause. Seuls, l'Æther, la Pensée divine et la Matière (l'Égypte joignait à ces dieux l'Ame du monde), seuls, ces dieux, cause première et universelle, étaient honorés comme incréés et par conséquent impérissables.

Dans l'ordre symbolique pareillement, toute divinité qui représentait une substance élémentaire ou un corps céleste, devait avoir un père et une mère, du moins l'un ou l'autre, ou bien être issue d'une divinité androgyne. Les parents des dieux symboliques étaient généralement les mêmes que ceux des dieux réels. Chaque élément, chaque portion d'élément, était issu de la substance dont on le croyait formé. Les parents d'une divinité symbolique étaient seulement désignés par leur nom symbolique. Il était arrivé aussi qu'un dieu fictif avait été réputé le fils d'un dieu fictif plus ancien, ou le fils du pays qui avait institué son culte, ou celui du

imag. cap. 15. — Eustath. *in Iliad.* lib. 1, cap. 316, t. I, p. 285, ed. Florent. p. 150, ed. Rom. cap. 317, p. 286, ed. Florent. p. 151, ed. Rom.

fleuve près duquel ce culte avait pris naissance. C'est ainsi que Hermès, Mars, Héraclès, dieux soleils, étaient nés de l'Æther et de la Matière primitive, nommés dans le culte symbolique grec Uranus, l'Océan, le Chaos, la Nuit. C'est ainsi qu'Hélios, dieu soleil, était fils d'Hypérion, dieu soleil plus ancien, Saturne, fils d'Uranus, Jupiter lui-même, fils de Saturne. La Théogonie d'Hésiode est le tableau de ces généalogies des dieux fictifs.

Dans cet état des habitudes nationales, Vulcain, Feu atmosphérique et terrestre, devait avoir un père, et, dans la première dynastie des dieux symboliques, son père aurait dû être Uranus, Feu æthéré. Uranus, en effet, pendant son règne, engendra *Vesta*, l'une des représentations du Feu terrestre, laquelle fut sa troisième fille [1]. Vesta, adorée sous la forme d'une pure flamme [2], était aussi honorée comme déesse Terre [3] à cause des feux qui brûlaient dans le sein du globe terrestre.

Uranus, qu'une révolution religieuse et politique avait détrôné, et que Kronos avait dépouillé de la faculté d'engendrer, ne pouvait plus être le père de Vulcain dont le culte fut établi beaucoup

(1) (Semine Saturni), tertia Vesta fuit. Ovid. *Fast.* lib. VI, vers. 286.

(2) Nec tu aliud Vestam, quam vivam intellige flammam. Ovid. *Fast.* lib. VI, vers. 291.

(3) Vesta eadem est quæ Terra. *Idem ibid.* vers. 267.

plus tard que celui de Vesta; c'est par conséquent à Zeus ou Jupiter qu'on aurait dû conférer cette paternité. Homère apprécia cette convenance, et fit naître Vulcain de Jupiter et de Junon [1]. Mais on crut reconnaître que le Feu atmosphérique et terrestre prenait sa source dans l'air. Les aurores boréales, les feux volants, la formation de la foudre, durent inspirer cette opinion; elle s'établit si bien, que des philosophes allèrent jusqu'à croire dans des temps postérieurs que c'était l'air lui-même qui se transformait et prenait la nature du feu [2]. Le système qui aurait fait naître Vulcain de Jupiter présentait en outre un grave inconvénient, c'était de paraître changer la nature du dieu Feu en l'assimilant à son père. Jupiter, Feu æthéré, était un être pur, inaltérable, qui existait par lui-même; le Feu atmosphérique et terrestre au contraire, ou le Feu élémentaire, n'était pour les Grecs qu'un être créé, une substance mélangée, impure, qui tirait sa force de secours étrangers. Tantôt violent, tantôt assoupi, ils le voyaient s'éteindre, se rallumer, s'élancer sans frein s'il trouvait de la pâture, ou bien périr faute d'aliments; quelquefois porter ses ouvrages à une perfection presque divine, quelquefois les abandonner imparfaits ou même inachevés. Reconnaître le dieu symbolique qui en était la représentation

(1) Homer. *Iliad.* lib. I, vers. 578.
(2) Plutarch. *de Is. et Osir.* t. II Opp. p. 365.

pour fils de Jupiter, c'était s'exposer à faire croire que, partageant la puissance de son père, il pouvait comme lui créer des âmes, gouverner le monde, porter ses regards dans le livre des destins; le peuple aurait pu admettre l'idée impie de deux dieux suprêmes, et cette dualité eût renversé les fondements de la religion.

Ce sentiment sembla avoir décidé, si je puis parler ainsi, de l'état civil de Vulcain. Junon courroucée, dirent les fables, contre les infidélités de son mari, engendra ce fils toute seule : toujours chaste et vénérable même dans sa colère, elle le mit au monde sans le concours d'aucun être masculin.

Cette infériorité de nature ne parut point encore suffisante pour distinguer le malheureux Vulcain d'avec le Feu æthéré. Homère qui ne fit sans doute dans cette fable que recueillir d'anciennes fictions, Homère qui dit Vulcain fils de Jupiter, jugeant apparemment qu'il fallait encore d'autres précautions, le rabaissa de plusieurs manières : il le fit naître boiteux, le peignit comme la risée des dieux à cause de ses jambes inégales, et ne craignit pas même de dire que la belle Vénus avait déshonoré la couche du roi Vulcain son mari [1].

Un poëte aussi religieux qu'Homère ne pouvait pas flétrir un dieu de cette manière sans des motifs

(1) Homer. *Odyss.* lib. VIII, vers. 269, 270.

puisés dans la religion elle-même ou dans les nécessités du culte. C'est donc dans la nature du dieu réel qu'il faut chercher la cause des infortunes du dieu symbolique. Vulcain était le plus faible des dieux, et il était boiteux, attendu la marche inégale et vacillante de la flamme, et le besoin qu'elle a d'aliment. Mais il était boiteux surtout si on comparait sa puissance à celle de Jupiter, Feu æthéré. Il naquit réellement avec cette difformité. Vulcain dit lui-même dans l'*Iliade :* « Je fûs précipité du ciel par « la volonté d'une mère barbare qui voulait me « cacher aux dieux à cause que j'étais boiteux [1]. » Homère fait dire ailleurs à Junon : « Le fils que « j'ai engendré est Hêphaïstos, boiteux des deux « pieds, le plus faible de tous les dieux [2]. »

Une autre opinion chercha à s'établir beaucoup plus tard pour flétrir aussi la naissance de Vulcain, ce fut de dire qu'il était bien fils de Jupiter, mais le fruit de ses amours secrètes avec Junon, liaison qui avait eu lieu trois cents ans avant leur mariage [3], cette fable quoique autorisée par un passage de Platon [4], par une scholie d'Homère, et par un vers fort vague de Théocrite [5], n'eut jamais aucune con-

(1) Κρύψαι χωλὸν ἐόντα. Homer. *Iliad.* lib. XVIII, vers. 397.

(2) Ῥικνὸς πόδας. Homer. *Hymn. in Apoll.* vers. 317.

(3) Schol. *in Iliad.* lib. I, vers. 609. — Vid. Heyne, *Not. ad Iliad.* lib. XIV, vers. 296.

(4) Plat. *Rep.* lib. III, t. II Opp. p. 390.

(5) Theocrit. *Idyl.* lib. XV, vers. 64.

sistance; celle d'Hésiode qui faisait naître Vulcain sans père, prévalut même sur la tradition d'Homère; Vulcain fut regardé dans l'antiquité comme engendré par Junon toute seule [1].

Pindare confirma cette origine en disant qu'il avait été conçu *sans les grâces*, c'est-à-dire sans que sa mère eût accordé à Jupiter la faveur [2] que le moyen âge appelait *merci*, et que l'antiquité nommait *grâces*.

Tout ceci nous montre combien est fausse l'opinion d'Apollodore, lorsqu'il dit que Vulcain devint boiteux en tombant du ciel [3]. Cet auteur n'a pas compris dans cette occasion le sens de la fable qu'il rapportait.

Les anciens ont quelquefois erré quand ils ont voulu expliquer pourquoi Vulcain était boiteux. Servius se trompe quand il dit que c'est par la raison que la flamme ne s'élève jamais en ligne droite [4]. Phurnutus a dit ingénieusement : « Vulcain est boi-« teux puisqu'il ne peut marcher qu'avec un bâton « de bois [5], c'est-à-dire un bâton qui brûle. »

Héraclide de Pont a touché pleinement le but :

(1) Hesiod. *Theog.* vers. 927, 928. — Apollod. lib. 1, cap. 3, § 5. — Plutarch. *Amat.* t. II Opp. p. 751. — Clavier, *Not. in Apollod.* loc. cit. t. II, p. 37, 38.

(2) Pindar. ap. Plutarch. *loc. cit.*

(3) Apollod. lib. 1, cap. 3, § 5.

(4) Servius, *in Æneid.* lib. VIII, vers. 414.

(5) Phurnut. *de Nat. Deor.* cap. 19.

« Les anciens, dit-il, voulurent rappeler par cette « allégorie combien le *feu* terrestre est imparfait, « comparé au *feu* æthéré [1]. » Porphyre, Eustathe, expriment la même idée. « Vulcain est boiteux, dit « Porphyre, à cause de l'infirmité de l'élément qu'il « représente [2]. » « Il est boiteux des deux pieds, dit « Eustathe, par la raison qu'en tant qu'il est le Feu « il a besoin d'aliments [3]. » On voit bien que toutes ces explications sont fondées sur ce fait : Vulcain est le Feu.

En tombant sur le sein des eaux, le jeune dieu devait compter sur l'intérêt qu'il inspirerait aux Néréides. Ce sentiment était un effet de leurs dispositions naturelles.

Je dois donc parler ici brièvement de la nature de ces divinités; car les fables s'expliquent les unes par les autres. Les Nymphes en général sont les eaux elles-mêmes, les eaux courantes, jaillissantes, bondissantes. Les Naïades sont les sources qui courent dans l'intérieur de la terre, s'y ouvrent des pertuis, en sortent, montent au-dessus des terrains, les raffraîchissent et les fertilisent [4]. Enjouées, rieuses, danseuses (c'est ainsi que les poëtes les re-

(1) Heraclid. Pont. *Alleg. Homer.* ap. Gal. p. 445, 446; ed. 1688.
(2) Porphyr. ap. Euseb. *Præp. evang.* lib. III, cap. 11, p. 112.
(3) Eustath. *in Iliad.* lib. I, cap. 318; tom. I, p. 287, ed. Flor.
(4) Nymphæ, Laurentes Nymphæ, genus amnibus unde est.

Virg. Æneid. lib. VIII, vers. 71.

présentent à cause apparemment du bruissement et du tournoiement des eaux), elles sont surtout éminemment bienfaisantes. Amies de l'homme, elles calment ses douleurs, lavent ses blessures, guérissent ses maladies, le servent encore après sa mort. Les Dryades, humidités nourricières des végétaux, s'attachent à l'arbre qu'elles ont choisi pour leur ami, ne le quittent jamais, meurent avec lui. Les filles de Nérée sont les vagues écumeuses qui blanchissent le front de leur vieux père. Au milieu d'elles se distinguent Thétis *aux pieds d'argent*, et la gracieuse Eurynome, celle *qui coule bellement*. Un invincible attrait appelle par conséquent ces divinités vers l'élément ardent. De même qu'elles se groupèrent avidement autour de la colonne ignée où Aphrodite se développa, de même elles se précipitèrent autour du dieu Feu descendu du ciel. Les eaux trouvèrent en lui le principe masculin qui devait régénérer le monde vivant. Cette amitié mutuelle était ordonnée par la nature des choses [1].

L'enfant ingénieux, nous dit-on, exerça ses premières années à fabriquer des bracelets et des diadèmes pour la parure des Néréides avant de forger

(1) Ex nubibus aquæ, quas Nymphas esse non dubium est. Servius, *ad Æneid.* lib. I, vers. 75. — Νύμφη, fons. Suidas, voc. Νύμφη. — Voyez *Jupiter*, partie II, chapitre XIII, tome II, page [illegible]2 et suivantes.

le trident de Neptune, et d'aider ce dieu à ébranler la terre. Tout cela est facile à comprendre, si le principe a été saisi. Ce n'est pas non plus sans motifs que les forges furent allumées dans les cavernes de l'Océan. Le génie grec exprime ici sous une fable riante la puissance du Feu uni à l'eau dans la formation et le travail des métaux.

Junon suspendue dans les airs aurait pu n'être que l'atmosphère placée entre le ciel et la terre. Junon à la chaussure d'or, chaussure qui est elle-même l'emblème des richesses de la végétation, sur lesquelles la déesse pose ses pieds, est bien en effet une représentation de l'atmosphère; mais il y a ici un météore de plus. Junon avait soulevé une tempête contre le dieu Soleil, Hercule; et c'est pour l'en punir que Jupiter l'avait ainsi suspendue une enclume à chaque pied [1]. Il est visible d'après cette fable que l'air s'était obscurci, condensé par les gelées. L'atmosphère était presque privée de son élasticité : le Feu qui s'échappe naturellement des entrailles de la terre ou du sein des eaux, voulut lui rendre le mouvement avec la chaleur : voilà Vulcain allant délivrer sa mère.

Platon se courrouce contre la fable qui peint Jupiter, dans cette occasion, saisissant Vulcain et le précipitant lui-même du haut des cieux. « Que ce soit « là ou non une allégorie, nous dit-il, nous ne souf-

(1) Homer. *Iliad.* lib. xv, vers. 24 seqq.

« frirons pas qu'une pareille fable s'accrédite dans « notre république; car nous ne devons pas laisser « croire qu'un fils est coupable pour avoir voulu « délivrer sa mère [1]. » Nous remarquerons que l'allégorie n'est pas ici seulement possible, elle est réelle et évidente; car Homère, ainsi que le dit Héraclide de Pont, ne peut avoir eu la pensée de proférer une impiété [2]. Platon d'ailleurs, en reconnaissant la possibilité d'une allégorie, en prouve par là même la réalité.

Dans cette seconde chute, Vulcain, suivant le récit d'Homère, tomba sur les volcans de Lemnos. Cette autre allégorie est encore une allusion à un fait réel; car c'est bien dans les volcans que le Feu se manifeste avec le plus de violence, et c'est bien par conséquent dans les volcans que le dieu Feu doit habiter. Virgile appelle l'île volcanique de Lemnos *l'île de Vulcain;* « c'est là, dit-il, que le dieu « puissant par le Feu est descendu du haut du « ciel [3]. » Vulcain, ajoute Homère, parvint dans cette île le soir, lorsque Phœbus dérobait sa lumière

(1) Plat. *de Rep.* lib. II, t. II Opp. p. 378; et apud Euseb. *Præp. evang.* lib. II, cap. 7, p. 77.

(2) Heraclid. Pont. *Alleg. Homer.* apud Gal. p. 445.

(3) Virgil. *Æneid.* lib. VIII, vers. 422, 423. — M. Buttman, en citant ce passage, dans son *Mythologue*, rapporte deux vers d'Antimaque, où il est dit que *la flamme d'Hèphaïstos* sort du sommet le plus élevé du Mosyclos, principal volcan de l'île.

au monde [1]. Homère, qui ne dit jamais rien sans motif, a voulu apparemment par ces mots faire entendre que la flamme des volcans de Lemnos était visible seulement le soir, lorsque le soleil avait quitté l'horizon.

Il est inutile de chercher qui sont les Cyclopes, compagnons de Vulcain. Les Cyclopes sont les volcans eux-mêmes, les volcans qui n'ont qu'un œil au milieu du front. Eh, que sont leurs enclumes et leurs marteaux, sinon les mugissements de la montagne embrasée [2]?

Vulcain forge la foudre parce que la foudre se forme de feux aériens. Les Cyclopes enfin en acèrent les trois dards conjointement avec lui, parce que les volcans rougissent l'air de leurs éclairs et de leurs scories embrasées.

L'entrée de Vulcain dans les cieux est vraiment singulière. Nous avons dit qu'il s'y présenta, monté sur un âne, couronné de lierre, tenant en mains un thyrse et un flambeau, conduit par Bacchus, accompagné de bacchants et de satyres [5]. L'authenticité de ce mythe n'est pas douteuse. Cette marche de Vulcain et de Bacchus était peinte à Athènes dans un temple de Bacchus [4], et nous la

(1) Homer. *Iliad.* lib. I, vers 592, 593; lib. XV, vers. 18.

(2) Les Cyclopes étaient aussi des dieux; ils avaient des autels à Corinthe. Pausan. lib. II, cap. 2.

(3) Hygin. *Fab.* 166.

(4) Pausan. lib. I, cap. 20.

retrouvons sur un grand nombre de vases antiques. Le sens en est assez clair; mais si l'on veut le saisir il faut se garder de croire que Vulcain ait cédé à la puissance du vin. Une idée si basse ne s'offrit jamais aux poëtes de l'antiquité. Homère, Hésiode, Orphée, Pindare, Æschyle, n'ont point enivré les dieux. Personnages d'un ordre secondaire, si les Bacchants et les Satyres semblent quelquefois s'être livrés au vin, ce sont là de pures licences ou des corruptions d'une tout autre pensée.

La tradition, dit Ælien Aristide, qui fait rentrer Vulcain dans les cieux conduit par Bacchus, *est une énigme* [1]. Ce mot est juste. Il faut seulement se rappeler, pour deviner l'énigme, que Bacchus représente le soleil d'hiver. Ce mythe sur lequel j'ai déjà disserté ailleurs, forme une des plus brillantes parties de la mythologie grecque [2]. Bacchus, dit Eusèbe, est le soleil honoré comme nourrissant les fruits au milieu des humidités [3]. Eusèbe ne fait ici que rapporter un fait indubitable. Bacchus est le soleil mûrissant les fruits de l'automne. Aussi les Grecs donnèrent-ils à ce dieu plusieurs attributs qui le classaient avec les divinités représentatives du système humide, c'est-à-dire de l'eau. S'il fut

(1) Καὶ μὴν αἰνιγμά ἐστιν ἐν τῷ λόγῳ. *Æl.* Aristid. *Orat.* 3; t. I Opp. p. 29, ed. 1722. Oxon. in-4°.

(2) Voyez mon *Jupiter*, t. II, p. 315, 488 et suiv.

(3) Euseb. *Præp. evang.* lib. 1, cap. 9, p. 27.

adoré comme le dieu du vin, ce fut par une extension de cette idée radicale, et par la raison encore que le vin est un des dons du soleil d'automne. Bacchus, soleil, commençait sa carrière annuelle à l'équinoxe d'automne, et la terminait à l'équinoxe du printemps, époque où il partait pour l'Inde. Une fable d'un sens si clair semble n'avoir pas besoin d'explication, car telle est la marche du soleil dans nos climats.

Il en était de même de Silène, nourricier de Bacchus. Silène, gros et bouffi, était un symbole des vapeurs humides amoncelées dans les airs par la surabondance des pluies d'automne. On croyait que ces humidités alimentaient le soleil; c'était là un principe de la physique religieuse : Silène, nourricier de Bacchus, était un emblème de ces humidités nourricières [1]. Les poëtes, pour animer

(1) Quand les poëtes eurent fait du soleil d'automne le dieu du vin, ce fut pour eux une conséquence nécessaire de représenter le père nourricier de ce dieu comme un biberon presque toujours dans l'ivresse. Mais ce jeu de leur imagination qui a produit tant d'inventions brillantes ne pouvait pas changer les idées fondamentales du culte. Le père nourricier de Bacchus, ne pouvait être qu'une divinité d'une nature correspondante à celle de Bacchus lui-même, et c'est là aussi ce que nous voyons dans la légende de Silène. Elle nous montre en lui presque partout un symbole des vapeurs humides dont le soleil paraissait se nourrir dans l'opinion des anciens.

Une ancienne tradition le faisait naître dans la ville de Nyse, patrie des Nymphes, c'est-à-dire des eaux qui avaient nourri Bac-

leurs tableaux, changèrent l'eau en vin. Les tigres mêmes et les léopards qui figuraient dans le cortége du soleil d'automne, images du ciel pommelé de cette saison brumeuse, se gorgèrent de raisins et de vin. Mais le fond de l'idée était toujours la repré-

chus. C'est par cette raison que Catulle l'appelle *Nysigena*, né à Nyse (*Élog*. 63, vers. 252). D'autres le disaient enfant de la Terre fécondée par le sang d'Uranus, et ce sang n'était autre chose que la pluie (Servius, *in Eclog*. lib. VI, vers. 13). Cette fable l'assimile aux Géants, vapeurs humides dont nous parlerons tout à l'heure.

Suivant Pindare cité par Pausanias (liv. III, chap. 25), il fut élevé dans l'île de Malée, il y épousa *Naïs*, Naïader, dont le nom est proprement une désignation des Naïades en général. De l'île de Malée il vint à Pyrrhique, ville de la Laconie, où il fit don aux habitants d'un puits si abondant que s'il venait à tarir on croyait que l'eau devait manquer partout (Pausan. *ibid.*). Il disputa le prix du chant à Apollon, et ayant été vaincu il fut changé en fleuve.

Plus d'une médaille nous offre aussi ce sens qui ne semble point douteux. Toutes les fois que nous voyons Silène portant son outre dans un temple devant un cyprès, emblème du soleil, il est assez évident que l'outre est une image de l'eau, cause de la fécondité de la nature. Telle est entre autres une médaille de Damas, ville de la Syrie. On y voit au revers d'une tête d'Otacilia, Silène debout; portant une outre dans un temple tetrastyle; dessous est une arche sous laquelle est une fontaine personnifiée et couchée tenant un épi dans la main droite, et une corne d'abondance dans la gauche; à côté est une urne renversée d'où coulent des eaux; dans le champ se trouvent une étoile, un croissant et un autel (Mionnet, tome V, page 294, n° 72); il est bien vraisemblable que cette médaille est l'expression d'un sentiment religieux à l'occasion de l'abondance produite par l'action de l'eau. Je pourrais citer plusieurs médailles à peu près semblables à celle-là, où l'on voit réunis à côté de Silène, symbole de l'humidité, des symboles de la chaleur qui se joint à l'eau pour féconder la terre.

sentation des vapeurs qui, en s'agglomérant dans les airs au temps voisin de l'équinoxe, sèment le ciel de taches inégales, et semblent par là le couvrir de peaux de tigres et de panthères.

C'est l'alliance de Bacchus, emblème du principe humide, avec Vulcain, emblème du Feu terrestre, que représentait le mythe de Vulcain conduit au ciel par le dieu des vendanges. Le Feu semblait s'élever dans les airs sous l'enveloppe de la vapeur qui flottait au sein de l'atmosphère [1]. Cette ascension de l'élément igné porté par l'eau volatilisée, est une croyance dont les poëtes se servirent fréquemment pour embellir leurs tableaux mythologiques. On en retrouve de brillantes expressions dans un grand nombre de fables et d'images, non-seulement de Bacchus, mais encore de Persée, d'Apollon, de Diane, de Jupiter. Toutes les divinités y participèrent; les airs se peuplèrent d'animaux imaginaires, de coursiers et de chars aériens, qui n'étaient en réalité que des nuages.

Le mythe de Vulcain entrant au ciel, monté sur un âne, couronné de lierre, tenant en mains un thyrse et un flambeau, a donné sujet à bien des

(1) J'ai le bonheur de me rencontrer sur ce point avec M. Creuzer. «Le retour de Vulcain dans les cieux lorsqu'il y remonte accompagné de Bacchus, nous montre, dit cet illustre archéologue, «l'union du dieu igné et du dieu humide.» Creuzer, *Symbolik*, t. III, p. 402.

libertinages d'esprit de peintres et de poëtes qui n'entendaient pas leur religion ou qui la méprisaient [1]. Mais il est aussi des peintures dont l'expression est juste, et la signification véritablement religieuse, quoique sous des formes, il faut l'avouer, quelquefois peu décentes. Tantôt c'est Vulcain qui monte le coursier mythologique [2], tantôt c'est Bacchus [3]. Quelques rapports sont alors différents, mais la pensée fondamentale est toujours la même.

L'âne, chez les Grecs, était un symbole du feu masculin qui agit dans la génération [4]. Cette idée n'appartient point exclusivement à la Grèce, elle se retrouve même dans les livres des prophètes [5]. C'est en ce sens que l'âne est employé dans les compositions mythologiques dont nous parlons; on n'en peut douter à l'attitude énergique que les artistes lui ont donnée.

Lorsque l'âne est monté par Bacchus, l'âne est l'emblème du principe igné masculin; Bacchus celui du principe humide et féminin. C'est ainsi que sur des médailles de Mendé, ville fameuse par le culte

(1) Voyez la *Galerie mythol.* de Millin, t. I, pl. XIII, fig. 337.

(2) Millin, *Peint. de vases*, pl. LXXXV, fig. 338. — *Peint. de vase du chevalier Hamilton*, t. III, pl. IX, et t. IV, pl. XXXVIII.

(3) Millin, *loc. cit.* pl. LXXXIII, fig. 336.

(4) On peut voir les témoignages que Vossius a rassemblés à ce sujet. *De Orig. idol.* lib. II, cap. 3, t. I, p. 173; lib. III, cap. 75, p. 565.

(5) Ezechiel. lib. XXIII, cap. 20.

qu'elle rendait au bouc, autre emblème du principe masculin, on voit Silène monté sur un âne dont l'attitude est également très-prononcée. Le groupe de Silène monté sur l'âne, offre entièrement la même pensée que celui de Bacchus sur l'âne. Il ne s'agit de vin ni dans l'une ni dans l'autre de ces compositions. Nous sommes trop habitués à voir des tableaux de l'ivresse dans les Bacchanales représentées par les artistes anciens; ce sont des idées religieuses qu'il faut y chercher, car tout ou presque tout est religieux dans les images que la Grèce nous a léguées. Bacchus, Silène, l'âne, le bouc, sont des emblèmes du principe ardent et du principe humide, dont la réunion perpétue sans fin l'œuvre du créateur.

Lorsque l'âne est monté par Vulcain, c'est le Feu masculin seul, mais dans tout son développement que le monument représente. Le flambeau, généralement employé comme symbole de la vie, devient, placé dans les mains de Vulcain, celui de l'ardeur génératrice qui la communique. Qu'est-il besoin de dire la signification du thyrse? Droit, ferme, robuste, creux, rempli de moëlle, et terminé par une pomme de pin, emblème elle-même de la fécondité, cet instrument offrait une idée claire à tout initié. La couronne de lierre enfin que portait Vulcain, rappelait par sa verdure la perpétuité de la vie que le Feu masculin transmet

de générations en générations. Le dieu de Lemnos, en un mot, était honoré dans ces images, suivant l'expression d'Euripide, comme *le dadouque qui porte le flambeau aux noces des mortels* [1]. Vulcain ainsi caractérisé ne représentait plus le Feu de l'âtre, le Feu de la foudre, celui des volcans, il représentait le Feu masculin générateur, que la Grèce avait uni au principe générateur humide. Il faut encore répéter ici avec Varron : *Causa nascendi duplex, ignis et aqua,* « Deux éléments concourent à la formation de « l'homme, le feu et l'eau. »

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans ces compositions, c'est de les voir le plus souvent exécutées sur des vases funéraires. Quels rapports existait-il donc entre Bacchus, Silène, les Faunes, Vulcain, Vénus et le culte des morts? Le langage figuré de la religion est énigmatique, mais il est toujours semblable à lui-même et facilement intelligible. C'est encore l'union du principe igné et du principe humide, nécessaire à la formation des corps vivants, que nous retrouvons dans ces images de la décomposition des corps morts. Le vase qui, dans sa signification la plus générale, est un symbole de l'eau, devient ici particulièrement celui de la terre, matière humide où les corps descendent et se décomposent. Vulcain, les Satyres, représentent le Feu générateur masculin; Bacchus, Silène, les

(1) *Supra*, p. 19.

Faunes, Thétis, les Nymphes, l'élément générateur, humide, féminin; et ces divinités réunies nous indiquent les principes communs de la vie de tous les êtres. Aphrodite, formée elle-même de Feu masculin générateur, et d'une cause génératrice humide, est le symbole de ces deux principes, et celui de l'attrait qui les appelle et les attache l'un à l'autre. Cérès *Chthonia* a désuni ces deux principes formateurs; de nouveau Aphrodite les rassemble [1].

(1) Varron peint avec exactitude le caractère physique de Vénus Aphrodite, et la cause naturelle de sa puissance. Dans la nature, nous dit ce savant Romain, le feu et l'eau se recherchent; ils ont de l'attrait l'un pour l'autre, et c'est l'union de ces deux éléments qui donne naissance à l'homme : *Causa nascendi duplex : ignis et aqua.* De là est venue une des cérémonies du mariage usitée chez les Romains. *Ideo ea (ignis et aqua) in nuptiis in limine adhibentur, quod conjungit hic. Et mas ignis, quod ibi semen; aqua femina, quod fetus ab ejus humore, et eorum junctione sumit Venus.....* C'est ce que les poëtes ont exprimé quand ils ont représenté une semence ignée tombant des cieux sur la mer, et Vénus se formant de la conjonction du feu et de l'eau. *Poetæ de cœlo semen igneum cecidisse dicunt in mare; ac natam e spumeis Venerem conjunctione ignis et humoris : quam haberet vim significantes.* (Varro, *de Ling. lat.* libr. IV, t. I, pag. 18, 19; ed. Bipont.) L'ensemble de ce passage nous dévoile pleinement la pensée qui a présidé à l'invention du personnage d'Aphrodite. Mais rien ne montre mieux l'esprit de cette fable que le culte rendu à Aphrodite sous le titre de *Vénus sépulcrale*, et que les surnoms dérivés de celui-là. On honorait à Thèbes, en Béotie, une Vénus sépulcrale, sous le titre d'Aphrodite *Epitymbia;* à Rome, elle avait un culte sous le nom de *Vénus Libitina.* Les plus savants des Romains, dit Plutarque à ce sujet, l'adorent sous ce nom d'*aphrodite Libitina*, par la raison qu'elle exerce également sa puissance sur la formation et sur la mort de l'homme : *οὐ κακῶς εἰς μίαν δύναμιν θεοῦ τὰ περὶ τὰς*

Un nouvel homme va se former. Écartons de ces images toute idée de Bacchanales et d'ivresse. Il s'agit ici de ce que la religion a de plus sacré, de la décomposition et de la recomposition des corps, de l'immortalité de l'âme, par conséquent des lois les plus saintes de la morale, des jouissances éternelles qui doivent en être le prix; et tout cela est représenté sous des formes riantes et pleines de grâces.

La formation de Pandore était encore auprès des Grecs une haute leçon pour l'enseignement des dogmes, comme pour celui de la morale. Vainement l'habile artiste avait doué cette femme charmante de la beauté la plus achevée; vainement les déesses l'avaient enrichie des plus brillantes qualités; Pandore n'était encore qu'un automate, Pandore n'avait point d'âme. Émanation du Feu æthéré,

γενέσεις καὶ τὰς τελευτὰς ἀνάπτοντες (Plutarch. *Numa*, t. I Opp. p. 67; E. conf. eund. *Quæst. Rom.* tom. II Opp. p. 269 A). *Libitina* était l'arbitre ou la maîtresse des nouvelles unions qui se forment entre les éléments après la mort de l'homme. A Thèbes, on appelait les mânes aux libations qui se pratiquaient auprès d'une petite statue de cette déesse. Larcher rejette ces deux surnoms par la raison qu'il ne voit Vénus sépulcrale honorée qu'à Thèbes et à Rome (*Mém. sur Vénus*, page 239). Ce motif n'est pas suffisant, car Larcher cite lui-même (p. ead.) la Vénus *Tumboruchos*, d'Argos, protectrice des tombeaux, dont S. Clément affirme positivement l'existence (S. Clem. Alex. *Protrept.* p. 33) ed. Potter. et une Vénus infernale, mentionnée dans des inscriptions; de plus ce culte n'eût-il été en usage que dans une seule ville, la pensée radicale serait encore prouvée.

l'âme est elle-même une divinité immortelle. Le Feu terrestre ne l'engendre point. C'est Mercure Psychopompe, suivant Hésiode, qui, sur l'ordre de Jupiter, choisit dans la foule des âmes la plus fourbe et la plus perverse, et l'insuffla dans ce beau corps [1]. Étranger à cette opération, Vulcain forma les dehors; là se terminait l'œuvre du divin Feu.

Même pensée dans la fable de la formation du vautour de Prométhée. Il avait son âme aussi, moins pure que celle de l'homme, plus mêlée de substance terrestre; mais quelque peu qu'elle renfermât de ce Feu æthéré, Vulcain était hors d'état de le lui communiquer [2].

Les ouvrages purement mécaniques de ce dieu sont autant d'emblèmes des merveilles que le Feu produit tous les jours dans le monde créé.

Au nombre des services rendus aux dieux par le bienfaisant forgeron, il faut remarquer sa victoire sur le géant Clytius. Enfants de Gè ou de Ghè, les géants étaient les symboles des vapeurs exhalées de la terre ou des nuages qui semblaient entasser les montagnes l'une sur l'autre, et tenter d'escalader les cieux. Quelques mythologues disaient que Ghè les avait enfantés fécondée par le sang qui coula de la blessure d'Uranus dans sa muti-

(1) Hesiod. Opp. et D. vers. 67, 77.

(2) Animamque ei ab Jove traditam dicunt. Hygin. *Poetic. astronom.* lib. II, cap. 16.

lation [1], c'est-à-dire par d'abondantes pluies imprégnées de feu; d'autres les faisaient enfants de Neptune [2], ce qui était également intelligible. On connaît la poétique histoire de ces nuages divinisés. Tantôt géants monstrueux, ils soutenaient leurs immenses corps avec des jambes de serpents [3] comme fils de la Terre, tantôt le nuage prenait les formes de mille animaux réels ou fantastiques. Généralement les modèles de ces êtres imaginaires étaient choisis parmi les animaux employés dans les monuments en qualité de symboles de la nature humide; c'étaient des bœufs, des chevaux, des pégases, des centaures [4], des hippocentaures, des cygnes, ou bien c'était Méduse elle-

(1) Hesiod. *Theog.* vers. 183 seqq. — Apollod. lib. 1, cap. 6, § 1 et 2.

(2) Apollod. lib. 1, cap. 6, § 4.

(3) Apollod. *ibid.*

(4) Nous sommes si accoutumés à prendre les centaures pour des hommes à cheval qu'il semblera peut-être bien téméraire d'avancer que ces prétendus *Pique-bœufs* sont des enfants de Néphélè, ou en d'autres termes *des Nuées.* On pourrait cependant donner des preuves sans nombre de ce fait mythologique. Je me borne en ce moment à dire avec Lucrèce :

> Nam certè ex vivo Centauri non fuit imago;
>
> Lib. IV, vers. 743.

ou bien avec Virgile s'adressant à Hercule, dieu soleil :

> Tu nubigenas, invicte bimembres,
> Hylœumque, Pholumque, manu; tu cressia mactas
> Prodigia. . . . .
>
> *Æneid.* lib. VIII, vers. 293 seqq.

même, la tête coiffée de ses serpents [1]. Dans le combat que ces géants et ces monstres [2] tentèrent contre l'Olympe, il fallut toute l'activité des dieux Soleil, Hercule, Mercure, Apollon, toute la sagesse de Miverve, toute la puissance de Jupiter, pour préserver le monde d'une subversion universelle. Dans ce choc des ténèbres contre la lumière, Clytius jetait de l'eau à grands flots pour noyer le genre humain. Le dieu Feu le combattit en lançant contre lui des pierres embrasées [3]. Les champs phlégréens devinrent les témoins de son triomphe.

§ IV.

Suite de l'explication des Fables.

Les mariages ou projets de mariage de Vulcain avec Minerve, avec Vénus Aphrodite, avec l'une des Grâces, appartiennent à des époques différentes les unes des autres.

L'amour de Vulcain, Feu artiste, fabricateur humain, pour Minerve, Feu céleste, symbole de l'art divin, n'a pas besoin d'être expliqué. Mais la fable de la passion de Vulcain pour Minerve

(1) Au sujet de Méduse et des Gorgones, on peut voir ce que j'ai dit dans mon *Jupiter*, part. III, chap. VII, t. II, p. 516, 517.

(2) Terra ferox partus immania monstra gigantes
Edidit, ausuros in Jovis ire domum.
Ovid. *Fast.* lib. V, vers. 35, 36. — Conf. Virgil. *Georg.* lib. I, vers. 278 seqq.

(3) Apollod. lib. I, cap. 6, § 2.

a si visiblement une origine historique, qu'il est impossible de se le dissimuler. Cécrops Ier, roi de l'Attique, dont on nie aujourd'hui l'existence, tandis que les fables en donnent la preuve en cent endroits [1], épousa, suivant les traditions, une princesse originaire de l'Attique, sans parvenir, malgré cette alliance, à être regardé comme véritablement autochthone ou né dans le pays. On le surnomma *Diphyès,* mot qui signifiait *homme de deux natures,* c'est-à-dire (du moins à mon sens) étranger par son origine, autochthone par son alliance. Son fils, né dans l'Attique, fut véritablement un naturel du pays; on le nomma *Erisichthon, bien autochthone.* Ce prince étant mort sans enfants, Cranaüs lui succéda. A la mort de ce dernier, Aglaure, une des filles de Cécrops, ayant un fils dont elle n'avouait pas le père, on imagina de le dire fils de Vulcain. Ce dieu, disait-on, brûlant pour Minerve, avait voulu lui faire violence; l'enfant s'était formé sur la poussière. Minerve prit de l'affection pour lui. Les filles de Cécrops étant prêtresses de cette déesse, elle leur en confia la garde. Né *sur la poussière* de l'Attique, cet enfant était véritablement autochthone, il eut nom *Erichthonius,* et devint roi. Si ce ne sont pas là des faits bien constants, ce sont des fables authentiques que d'autres fables ou d'autres traditions confirment [2].

(1) Voyez *Jupiter,* note sur Cécrops Ier, t. II, p. 593 et suiv.

(2) Apollod. lib. III, cap. 14, § 2 et 6. — Pausan. lib. I, cap. 2

Rien ne semble mieux prouvé dans la haute antiquité que la naissance d'Erichthonius, fils d'Aglaure, élevé dans le temple de Minerve, et réputé fils de Vulcain.

Me ferai-je illusion si j'ajoute que cette fable ne tarda pas à recevoir une autre application. La ville d'Athènes, par une heureuse disposition d'esprit, ayant, dès les commencements de sa civilisation, choisi pour ses protecteurs particuliers Minerve, représentation de la Pensée divine, et Vulcain, symbole du Feu artiste, cette combinaison ne pouvait manquer de faire naître des fables où se manifesteraient les inclinations naturelles du peuple athénien. Quand Neptune et la fille de Jupiter plaidèrent devant les dieux pour obtenir l'un ou l'autre l'honneur d'accorder leur protection spéciale à l'industrieuse cité que ses manufactures devaient enrichir, Cécrops, nommé arbitre par les dieux, prononça en faveur de Minerve [1]. Ce choix fut habile; car après avoir fabriqué on ne manquerait pas de trouver des moyens d'exportation. L'esprit poétique qui créa cette fable, rapprocha l'un de l'autre Minerve et Vulcain, comme l'avait fait celle de Pandore. Vulcain, Feu subcéleste, dieu forgeron, quelque passion qu'il éprouvât pour Minerve, ne

et 18. — Hygin. *Fab.* 166. — Lucian. *de Domo.* cap. 27, ed. Bipont. t. VIII, p. 111. — Lactant. *de Div. inst.* lib. 1, cap. 17.

(1) Pausan. lib. 1, cap. 24.

pouvait parvenir à l'épouser. Si cette union eût été possible, la Pensée divine n'eût point eu de secret pour l'homme; Vulcain n'aurait plus été boiteux; l'unité de la puissance divine eût été violée, le principe fondamental de la religion renversé.

Représentée sur de très-anciens monuments [1], la fable d'Erichthonius indiqua plus tôt ou plus tard à l'art grec une de ses règles principales. L'artiste apprit qu'il ne doit point aspirer à un idéal chimérique, que seule la Pensée divine crée, que l'art humain ne fait qu'imiter, et qu'en un mot l'art ne doit pas prétendre à épouser Minerve.

Quant à la fable du mariage de Vulcain avec Vénus Aphrodite, elle ne signifia jamais autre chose que l'union de l'Art avec la Beauté, représentée sous des formes allégoriques. Il suffirait pour s'en convaincre, de considérer ce que c'est qu'Aphrodite, et quel emploi cette déesse remplit dans l'univers; mais si l'on remarque que Vulcain, lorsqu'il eut été trompé par la déesse de la beauté, épousa une des Grâces et vécut parfaitement heureux avec elle, et enfin que ce sont Homère et Hésiode qui ont immortalisé ces traditions [2], il n'est plus possible de douter.

(1) Bas-relief exécuté en bronze sur le trône d'Apollon à Amycles, ville de la Laconie. Pausan. lib. III, cap. 10. — Ce monument fut exécuté par le sculpteur Bathyclès, vers la 56e olympiade, environ 556 ans avant l'ère chrétienne. E. D. *Essai sur les classem. chron. des sculpt. grecs les plus célèbres*, p. 8, éd. 1808.

(2) Dans l'*Odyssée*, liv. VIII, vers 269, 270, Vénus est femme de

§ V.

Différentes divinités qui ont représenté le Feu.

La Grèce honora successivement plusieurs dieux symboliques représentant le Feu. Le culte de ces dieux semble annoncer des progrès croissants dans les arts, et même des degrés de civilisation différents.

Le plus ancien qui nous soit connu est Chrysaor ou Chrysor. Son culte était venu de la Phénicie [1]. Les Phéniciens l'avaient introduit en Grèce et en Espagne [2]. Le nom de *Chrysaor* signifiait, suivant Bochart et Leclerc, qui lui donnent une étymologie phénicienne, *celui qui travaille au feu ou par le feu* [3]. Le traducteur grec de Sanchoniaton rend ce nom par *Hêphaïstos*. Cette version, suivie par Leclerc et par Mignot [4], n'est point exacte : Chrysaor n'était point le même personnage que Vulcain, seu-

Vulcain, et *elle déshonore le lit de son époux*. Dans l'*Iliade* c'est l'aîneé des Grâces qui est sa femme, et ils sont parfaitement heureux ensemble. *Iliad.* lib. xv, vers. 383. Dans Hésiode c'est la plus jeune des Grâces qui est la femme du boiteux Vulcain. *Theog.* vers. 945, 946.

(1) Sanchoniat. ap. Euseb. *Præp. evang.* lib. I, cap. 10, p. 35.

(2) Polyb. lib. x, pag. 584. — Mignot, Mémoire sur les Phéniciens, *Académ. des Inscript.* t. XXXVI, p. 54.

(3) Bochart, *Chanaan.* lib. II, cap. 2. — Leclerc, *Bibl. choisie*, t. XI, p. 118.

(4) Sanchoniat. — Leclerc. — Mignot; *loc. cit.*

lement ils remplissaient tous deux le même emploi. Leurs légendes sont très-différentes. Chrysaor, chez les Phéniciens, descendait d'*Hypsuranus, celui qui est sur le ciel;* dénomination qui pouvait signifier *sur le nuage*. Hésiode, qui a parlé de Chrysaor, le fait naître, ainsi que le cheval Pégase, du sang qui coula de la tête de Méduse au moment où Persée la détacha du tronc[1] : origine singulière et juste, car Méduse étant le nuage noir chargé de feux électriques qui couvre la poitrine de Jupiter pendant l'orage, et son sang étant la pluie brûlante qui tombe par torrents, Hésiode montre par là quel est le feu qui animait Chrysaor, et celui qui bouillonnait dans le corps humide de Pégase. Chrysaor, suivant le même Hésiode, forgeait la foudre, et il était représenté tenant en main une épée d'or qui était son symbole; c'est, ajoute le poëte, ce que signifiait son nom[2]. Tout ceci annonce que Chrysaor était bien un dieu Feu, mais le Feu de l'orage; Feu accidentel, étranger aux arts, tandis que Vulcain, forgeron de Lemnos, était le Feu atmosphérique et terrestre, le Feu des volcans, le Feu artiste, le Feu décorateur du monde.

(1) Hesiod. *Theog.* vers. 281. — On peut voir pour le sens de cette fable, *Jupiter*, liv. III, chap. VII, t. II, p. 514.

(2) Hesiod. *Theog.* vers. 283. — Homère ne fait pas mention de Chrysaor; il emploie seulement ce nom comme signifiant *épée d'or*. *Iliad.* lib. V, vers. 509.

Vesta représenta vraisemblablement, dans son origine, le Feu en général; mais son culte se renfermant dans une signification plus étroite à mesure qu'il se sanctifiait davantage, cette chaste divinité, flamme pure, devint l'emblème de la vertu des femmes, de l'amour de la patrie et de tous les sentiments généreux, en devenant celui du centre où se rassemblait la famille.

Le culte de Prométhée naquit plus tard. Ce personnage historique ou fabuleux, peu importe, mais dans tous les cas divinisé par les fables, appartient à l'époque où fut institué le culte du nouveau dieu suprême. Dieu *Titan*, c'est-à-dire *fils du sol de la Grèce*, Grec d'origine et de cœur, Prométhée alla dérober le Feu dans le ciel même, et en communiqua le bienfait à sa patrie. Ici l'allégorie change : ce n'est plus le Feu de la foudre ou le Feu de l'âtre que Prométhée allume aux rayons du soleil, c'est le Feu du génie, le flambeau des sciences, celui des arts naissants. Prométhée est le propagateur ou l'emblème des premiers progrès sensibles de la société sortant de la barbarie. Le culte de Cérès l'avait précédé. Témoin de la révolution qui détrôna Saturne, il applaudit d'abord à cet heureux changement [1]. Ensuite redoutant le despotisme du dieu qu'il appelle

(1) Æschyl. *Prometh.* vers. 109, 110; vers. 204 sqq. vers. 304, 475, etc.

le nouveau tyran, il se prononça contre lui; sa punition fut horrible. Tel paraît être le sens de ses imprécations contre Jupiter dans la tragédie d'Æschyle. Mais si l'on écarte de l'histoire de ce dieu tout ce qui peut appartenir à la politique, si l'on se borne au matériel, au corps de l'énigme religieuse, la légende de Prométhée ressemble si bien à celle de Vulcain dans les fables les plus essentielles, qu'on les dirait calquées l'une sur l'autre. Tous deux, Prométhée et Vulcain, essayent de former l'homme avec de l'argile et de l'eau (1). Tous deux reconnaissent qu'ils n'ont produit qu'un ouvrage insensible et inanimé, simulacre d'un être vivant, et qu'il faut l'intervention du dieu suprême, père universel, pour qu'il lui donne une âme (2). Ils montent au ciel tous deux, l'un pour y dérober le Feu (3), l'autre espérant y animer Pandore; et si nous suivons la tradition de Duris de Samos, Prométhée comme

(1) Hesiod. Opp. et D. vers. 60. — Apollod. lib. I, cap. 7, § 1.

(2) Hesiod. *Theog.* vers. 571, 572.—Lucian. *Prometh. in verb.* t. I, Opp. p. 20, ed. Bip.—Hygin. *Fab.* 142.—Prometheus aiunt hominem effinxisse, quem quidem inanimatum atque insensibilem fecerat. Cujus opus Minerva mirata spopondit ei ut si quid vellet de cœlestibus domis ad suum opus adjuvandum inquireret... Clam ferulam phœbiacis applicans rotis, ignem furatus est, quem pectusculo hominis applicans, animatum reddit corpus. Fulgent. *Mytholog.* lib. II, cap. 9. — Cette fable a été altérée, mais on y voit toujours qu'il a fallu le Feu céleste pour animer l'homme.

(3) Hesiod. Opp. et D. vers. 50; *Theog.* vers. 566. — Apollod. lib. I, cap. 7, § 1, etc.

Vulcain devint amoureux de Minerve qui l'avait assisté dans cette difficile entreprise [1]. C'est donc toujours l'âme humaine, émanation du Feu æthéré, que les mythes nous montrent supérieure aux combinaisons de l'art; c'est toujours enfin l'immortalité de cette âme divine que la science religieuse enseigne sous le voile ingénieux des fables et sous des formes mille fois variées.

Ainsi, Chrysaor, Vesta et Prométhée représentèrent tous trois le Feu. Mais Chrysaor, quoique nationalisé par Hésiode, ne remplit pas entièrement le même rôle que Vulcain : il fut le Feu de la foudre et le Feu de l'orage. Ne représentant ainsi le Feu que partiellement et en participation avec Vulcain, il finit par perdre toute considération et presque toute divinité.

Vesta, au contraire, et Prométhée, représentations du Feu de l'âtre, de la vertu des femmes, du Feu du génie civilisateur du monde, ayant leur emploi particulier, conservèrent toute leur divinité.

(1) Duris, Sam. apud. schol. Apollon. Rhod. lib. II, vers. 1253.

§ VI.

Confusion entre Vulcain et le dieu Phtha de l'Égypte. — Entre Vénus Aphrodite et Athor.

Je dois parler maintenant du mariage de Vulcain avec Cabira, des enfants qu'il eut de cette nymphe, et de quelques princes qui se dirent ses fils; mais pour éviter d'énormes erreurs, il faut d'abord que j'explique la confusion opérée dans l'antiquité même entre ce dieu et le dieu Phtha de l'Égypte, comme aussi entre Athor, femme de Phtha, et l'Aphrodite grecque. Ces éclaircissements donneront la solution des énigmes restées sans explications à la fin de la légende.

La haute antiquité de Phtha chez les Égyptiens ne saurait être contestée. Ce dieu était adoré bien longtemps avant que la Grèce eût institué le culte de son dieu Hêphaïstos, fils de Jupiter, culte qu'on pourrait presque dire moderne dans la mythologie grecque. Déjà cet aperçu nous prouve la différence qui existe entre ces deux divinités.

Leurs légendes ne se ressemblent en rien. Renfermé d'abord dans le sein de la Matière primitive ou du Chaos, dont l'Égypte fit la déesse Athor, Phtha donna à cette matière humide par le mouvement de rotation qu'il lui fit prendre, la forme d'un œuf. Ensuite il se dégagea de l'œuf, le couva, et en

fit éclore de superbes enfants : ce furent le soleil, la lune, les astres, la terre organisée, qui tous reçurent des noms symboliques, tels que ceux de Phré, Osiris, Hermès, Djom, Isis, etc.

Créateur de tous les êtres, Phtha en était encore le *coordonnateur*, le *conservateur*, le *stabiliteur*. C'est ce que signifiait son nom, suivant les explications que Jablonski rapporte et qu'il confirme par ce mot proverbial conservé dans Suidas : *Phtha, celui qui coordonne et arrange tout, t'a donc parlé*[1]?

On voit bien que le dieu qui a couvé l'œuf, qui en a fait naître les éléments et les astres, que *le père de tous les dieux*, en un mot, n'est pas Vulcain boiteux des deux pieds, précipité deux fois du ciel sur la terre, risée de l'Olympe; et que c'est Phtha qui est le dieu suprême.

Un passage de S. Clément, pape (ou S. Clément le Romain), s'explique de la même manière. Quand cet écrivain nous dit que les Égyptiens appellent le feu *Phtha*, et qu'ils donnent ce nom de *Phtha* à leur premier roi[2], il est évident qu'il ne peut entendre que le Feu æthéré, puisque le nom de ce dieu fut

(1) Jablonski, *Panth. Ægypt.* lib. I, cap. 2, § 13; t. I, p. 50, 51. — Suidas, voc. *Φθάς*. — Champollion a confirmé encore cette signification dans son article sur *Phtha stabiliteur. Panth. Ægypt.* n° 16.

(2) « Item, Ægyptii postquam ignem lingua sua *Phthaë* appel« lantes, hujus nomine et primus apud illos rex apellatur. » S. Clem. *Homil.* lib. IX, § 6; ap. Cotelcr. SS. Patrum qui temp. apost. flor. Opp. t. I, p. 687.

donné au premier roi de l'Égypte; car le premier roi dut sans doute prendre le nom du dieu le plus éminent, et le Feu æthéré était le premier sous tous les rapports, lui qui était le père de tous les autres. D'ailleurs c'est ici le nom de *Phtha* qui est conservé; il ne s'agit de Vulcain en aucune manière.

Il existe un monument célèbre dont la signification n'est pas douteuse quant à cet objet, c'est l'inscription de Rosette. Les prêtres de tous les chefs-lieux de l'Égypte composant le corps hiérarchique de la nation, s'étaient rendus à Memphis pour y accomplir les cérémonies de l'intronisation et de la déification de Ptolémée V, surnommé Épiphane, et celles de son initiation aux mystères sacrés. Il est visible qu'une fête si auguste devait se célébrer sous les auspices du dieu principal de l'Égypte comme elle avait lieu dans la capitale de l'empire. Tel était d'ailleurs l'usage antique de ce pays où les usages ne changeaient jamais [1].

Le texte grec de l'inscription présente sur toutes ces choses un sens fort clair. « Les pontifes et les « prophètes (de Memphis), porte cet acte, et tous les « autres prêtres des temples situés dans le pays, « rendus à Memphis auprès du roi. . . . . . le bien-

(1) « Ubi mos erat solio regio decorari reges qui regnabant. « Schol. in German. Arat. Phœnom. . . . . . » — Cousinéry, *Troisième Lettre sur l'inscription de Rosette*, p. 81.

« aimé de Phtha [1], roi comme le soleil, le grand « Hélios [2]....... et réunis dans le plus saint des « temples [3], ont décrété....... etc. »

Le roi est, comme on voit, le bien-aimé de Phtha et non d'Hêphaïstos; il règne comme le soleil et non comme Hêphaïstos.

Cinq fois dans le corps du décret le dieu de Memphis est nommé *Phtha;* deux fois seulement il est nommé *Hêphaïstos.* On peut donc conclure que le vrai nom du dieu dans l'esprit des prêtres est celui de *Phtha* [4]. C'est très-vraisemblablement ce nom de *Phtha* qui se lit en caractères hiéroglyphiques dans le texte égyptien, et le traducteur grec, qui n'entendait pas la vraie signification de ce nom, l'a rendu par celui de *Hêphaïstos* auquel il n'attachait pas non plus une idée bien nette.

Ceci nous est prouvé par l'exemple de l'obélisque de Saint-Jean de Latran, dit l'obélisque de Ramestès. Là aussi se trouve le nom du dieu suprême figuré en caractères hiéroglyphiques, et Hermapion,

(1) *Inscript.* lignes 4, 7, 8, 9.—Ameilhon, *Éclaircissements sur l'inscription grecque trouvée à Rosette,* p. 44. Paris, 1803; in-4°.

(2) Ligne 2.

(3) Ameilhon rétablit très-bien de cette manière la ligne 41 du texte qui commence par le mot *ἱερῶν,* il lit : *ἐν τῷ ἁγιωτάτῳ τῶν ἱερῶν,* p. 83.

(4) C'est ce que dit Jamblique : « Vocant eum Ægyptii *Phtha,* « Græci vero hunc Phtha nominant Vulcanum. » Jamblich. *de Myst. Ægypt.* sect. VIII, cap. 3.

traducteur grec, l'avait rendu, suivant Ammien Marcellin, par celui d'*Hêphaïstos;* mais l'erreur est à découvert par le titre de *père de tous les dieux,* que l'inscription donne immédiatement après au dieu suprême [1]; car si cet être divin est *le père de tous les dieux*, on ne saurait le confondre avec le boiteux grec de Lemnos, n'eût-il même pas été désigné par son vrai nom.

Les images de ce dieu créateur versent encore ici une grande lumière. Ce que je vais en dire sera peut-être intéressant, attendu que, si je ne me trompe, plusieurs des monuments dont je parle n'ont point encore été expliqués.

Phtha est représenté de trois manières totalement différentes entre elles. Dans sa première forme, je veux dire celle qui le représente dans son premier état, on voit un nain trapu, presque sphérique, grosse tête, courtes jambes, mais robuste, le phallus élevé, les chairs vertes ou jaunes, et tenant en main le *flagrum*. Les attitudes et les traits de ce nain varient légèrement dans diverses compositions [2]. Généralement il est debout; quelquefois sur un crocodile, et portant sur la tête un scarabée [3]. On le voit aussi accroupi posant

(1) Ὁ τῶν θεῶν πατήρ. Amm. Marcell. lib. XVII, cap. 4, p. 163; ed. Paris. 1681; in-fol.

(2) Voyez Champollion, *Panth. Ægypt.* pl. 8.

(3) *Ibid.* même pl. n° 2.

ses deux mains sur ses genoux. Cette figure, dit Hérodote, ressemble aux Pataïques que les Phéniciens mettent à la proue de leurs trirèmes. Cambyse, élevé dans une religion toute différente de celle de l'Égypte, vit une de ces idoles dans le temple de Memphis, et hors d'état de la juger, l'insensé l'outragea [1].

Tout paraît cependant pleinement intelligible dans cette religieuse image. Memphis me semble y avoir écrit sa cosmogonie primitive sous des traits peu nobles, mais exacts. Je n'hésite pas à croire (car l'Égypte ne saurait avoir tracé cette figure sans une grave pensée) que ce nain robuste s'est prêté aux formes de l'œuf où il était renfermé : voilà la cause de ses proportions. Le flagrum est le symbole du mouvement qu'il a imprimé à la matière du Chaos. La chair *verte* est le signe de l'humidité au sein de laquelle il habitait; *jaune*, elle rappelle le sable qui entrait avec l'eau dans la composition de la Matière primitive [2]. Le crocodile est une autre image de l'eau. Phtha est le père de tous les êtres : voilà la signification du phallus. En paraissant hors de l'œuf il a donné la lumière au monde : voilà celle du scarabée, emblème du soleil, qui brille sur sa tête.

Champollion, à qui nous avons la grande obliga-

(1) Herodot. lib. III, cap. 37.

(2) Jablonski, lib. I, cap. 4, t. I, p. 97. — *Jupiter*, liv. I, ch. IV; t. I, p. 81.

tion d'avoir lu ici le nom de *Phtha*, est tombé dans l'erreur lorsque voyant une de ces figures avec les pieds tournés en dedans, il a cru y reconnaître Vulcain estropié. Jamais le dieu Feu n'eut les traits d'un nain, et jamais il ne fut représenté difforme. Ce n'est point ainsi qu'Alcamène en offrit l'image aux Athéniens [1]. Les pieds de Phtha tournés en dedans n'indiquent autre chose que l'impossibilité de marcher qu'éprouvait ce dieu resserré dans l'œuf. C'est ainsi que Praxitèle, dans sa gracieuse statue faussement dite le *Sauroctone*, voulant représenter le soleil à l'équinoxe du printemps, au moment où il va se lancer dans la carrière et où il se retient encore, a collé les pieds du jeune dieu l'un devant l'autre en signe de repos.

Une seconde image représente Phtha sorti de l'œuf, debout et entouré de tous les signes de sa gloire. Ses chairs sont vertes, car on ne doit point oublier son origine; mais ses formes sont celles d'un beau jeune homme, celles d'un dieu qui ne peut vieillir. Son corps, depuis la poitrine jusqu'à la plante des pieds, est serré dans un vêtement étroit et entièrement blanc [2] : telle est la pureté du séjour céleste, telle est la blancheur de l'æther qui

(1) «Athenis laudamus Vulcanum........ in quo stante atque «vestito, leviter apparet claudicatio non deformis.» Cicer. *de Nat. Deor.* lib. I, cap. 30.

(2) Champol. *Panth. Ægypt.* pl. 8 (*bis*).

forme l'essence du dieu suprême; on sait que la Grèce et Rome empruntèrent à l'Égypte cette idée de la blancheur du ciel [1]. Sa poitrine est couverte d'un camail à quatre couleurs, vert, jaune, bleu et rouge, indiquant les quatre substances qu'il a séparées l'une d'avec l'autre, savoir : l'eau, le sable ou la terre, l'air et le feu. Son bonnet, serré sur le crâne, est bleu, de la couleur de l'air; il tient en mains un long sceptre, dont la tige est pareillement divisée par bandes aux couleurs des quatre éléments. Au haut du sceptre sont placées horizontalement quatre règles ou traverses qui marquent encore la séparation des éléments; et à l'extrémité supérieure est la tête de Cucupha, symbole de l'amour du maître du monde pour la nature entière. Enfin le dieu est adossé contre une colonne, image de la stabilité de son ouvrage, et divisée par assises que distinguent aussi les quatre couleurs.

On voit combien nous sommes loin de Vulcain dans cette figure toute symbolique. La religieuse Égypte eût-elle donné de semblables attributs à tout autre dieu qu'à l'organisateur du monde?

Qu'il me soit permis de désigner une troisième image de Phtha, dont nous avons déjà remarqué les

(1) Adspice hoc sublime candens quem invocant
Omnes Jovem.
Ennius, ap. Cicer. *de Nat. Deor.* lib. II, cap. 2.

Voyez *Jupiter*, part. I, chap. IX; t. I, p. 167 et suiv. p. 180 et suiv.

diverses parties dans la précédente. Je veux parler de ce prétendu *Nilomètre* ou croix à quatre branches si faussement regardé comme un instrument mécanique, et à qui l'Égypte a rendu de constants hommages comme à la plus élevée de ses divinités. Les collections d'antiquités égyptiennes reproduisent cette figure par milliers; elle se rencontre fréquemment coiffée du pschent, ornement que l'Égypte réservait à ses rois et à ses dieux. Si elle est gravée dans le fronton d'une stèle, les hommes et les animaux sacrés s'inclinent pour l'adorer. Si elle est représentée sur le pourtour d'un sarcophage, c'est auprès de cette image que les prêtres viennent prier pour l'âme du mort. Isis, Nephtys s'agenouillent et l'adorent [1].

Une figure plus compliquée mérite de notre part une attention particulière. Nous y retrouvons l'image du dieu identifiée avec son symbole. Phtha est debout, il a la face et les mains vertes, son corps est serré dans le vêtement blanc où nous l'avons déjà vu; il porte le même camail rayé à quatre couleurs. Ses mains croisées sur sa poitrine tiennent d'un côté le *flagrum*, de l'autre le *pedum* pastoral. Mais ce qui appelle surtout l'attention, c'est le visage caché comme sous un masque par

(1) On voit cette scène représentée au chevet d'un beau sarcophage de porphyre vert qui a appartenu à feu M. Saulnier. Ce riche et curieux monument n'a point été expliqué.

les quatre traverses du prétendu nilomètre, et par les quatre zones, jaunes, vertes, bleues et rouges, que ces traverses séparent. Les yeux se voient dans une des zones. Un pschent composé de deux cornes de bouc, de deux plumes et d'un globe solaire, couronne cette idole [1].

Quel est donc le dieu que les prêtres de Memphis offrent ici à l'adoration publique? C'est encore Phtha, le dieu coordinateur et régulateur [2].

Champollion dit avoir trouvé dans le texte hiéroglyphique que ce dieu se nomme *Phtha stabiliteur* [3]. Cette dénomination est juste; mais après l'avoir remise en lumière, on ne doit plus confondre Phtha avec Vulcain.

Champollion a rencontré enfin deux figures à tête d'épervier, à chair verte, et vêtues de bleu, qui lui ont paru porter le nom de *Phtha socari* [4]; mais il n'a pas donné sur ces figures des renseignements assez positifs pour qu'on puisse asseoir un jugement.

L'erreur que je combats est ancienne. Hérodote, Cicéron, Diodore de Sicile, l'ont partagée. Mais le respect dû à des guides si éclairés ne doit pas nous empêcher de la relever. Elle a existé au

(1) Champol. *loc. cit.* pl. 16.
(2) Ὁ *πάντα διατάσσων*..... apud Suid. voc. *Φθάς.*
(3) Champol. *loc. cit.*
(4) Champol. *ibid.* pl. 10 et 11.

moins dans les noms; et c'est aussi quelque ressemblance trouvée dans les noms qui en aura été la cause.

Si des auteurs parlent de Vulcain né des eaux du Nil, père ou mari de Minerve, père du Soleil, semblable au lion, qui le premier a mis en lumière les principes de la philosophie, c'est évidemment de Phtha qu'ils veulent parler.

Quand les Grecs commencèrent à se porter en grand nombre en Égypte, frappés de voir dans leur culte national un dieu Feu, chez les Égyptiens un dieu Feu, ils les prirent l'un pour l'autre, sans s'occuper de l'énorme différence qui les distinguait. Les Égyptiens se contentèrent de dire aux Grecs : *Vous êtes bien jeunes pour parler des dieux.* On se tut, comme on faisait presque toujours en matière de religion; mais cette erreur peu importante chez les anciens, a eu de graves conséquences chez les modernes.

Vulcain n'ayant pas été réellement élevé par nos savants à la place de Phtha, mais celui-ci ayant été au contraire rabaissé au rang secondaire de Vulcain, il en est résulté que l'Égypte a paru n'avoir point de dieu suprême.

Ce vide qui mettait tous les monuments en défaut ayant été reconnu, des mythologues modernes ont donné à l'Égypte un dieu suprême, et par un renversement non moins grand que le premier,

c'est Ammon qui a été choisi; Ammon, le plus jeune des dieux soleil nés de Phtha et d'Athor, impotent par les pieds, caché dans les déserts pendant les trois premiers mois de sa vie, guéri par Isis, sa sœur; Ammon, enfin, soleil qui commence sa carrière à l'équinoxe du printemps et la termine à l'équinoxe d'automne, est devenu le dieu suprême.

Une autre erreur s'était manifestée chez les anciens par une suite de la première, c'est celle qui avait fait donner à Athor le nom d'*Aphrodite*. La Matière humide du Chaos, premier être réputé féminin qui eût inspiré des désirs à un être masculin, reçut à bon droit des anciens Égyptiens une dénomination qui dut répondre à celle de *Vénus;* mais Aphrodite était, comme je l'ai dit dans un paragraphe précédent, une création du génie grec toute différente. Aphrodite était l'emblème de la réunion des sexes, et celui de l'attrait qui les appelle l'un vers l'autre. Elle n'était pas mère; car jamais dans le sens symbolique du mythe elle n'eut de fils que l'Amour, et ce dieu, conformément à l'esprit mythologique qui représentait chaque substance naturelle par une divinité de chaque sexe, n'était autre que Vénus elle-même sous une forme différente.

Je ne parle point des princes qui firent remonter jusqu'à cette déesse leur fastueuse généalogie; ici le mythe disparaissait. Confondre par conséquent cette

séduisante divinité avec la Matière du Chaos, mère universelle, aïeule du genre humain tout entier, ce ne fut sans doute encore qu'un abus de mots; mais une semblable confusion n'en est pas moins étrange et inconcevable.

Une autre erreur est née encore de la première, c'est celle qui a fait prendre Vulcain pour le père des Cabires. Ici le vrai est à côté du faux, car le Cabire de Thessalonique est assez connu sur les médailles; c'est là une raison de plus pour que nous apportions à l'examen de cette question difficile toute notre attention.

§ VII.

Cabires. — Vulcain, mari de Cabira. — Ses enfants.

Il faut, en parlant des Cabires, distinguer dès le début les Cabires ou les grands dieux de Samothrace d'avec les Cabires de Lemnos et de Thessalonique.

Quelque obscurité qui enveloppe la partie secrète du culte de ces divinités, deux choses paraissent certaines : l'une est que l'opinion qui a fait regarder Vulcain comme père des Cabires, ou du moins, a-t-on dit, comme l'un d'entre eux [1], n'a d'autre origine

(1) Jablonski, *Panth. Ægypt.; Prolegom.* § 26, p. 60. — Fréret, *Acad. des Inscript.* Histoire, t. XXVII, p. 10. — Dupuis, *Orig. des cultes*, t. II, part. 2, p. 100 et suiv.

que la confusion opérée entre Vulcain et Phtha; l'autre que les Cabires de Lemnos et de Thessalonique, réellement fils de Vulcain et de la nymphe *Cabira*, sont des divinités totalement différentes des Cabires ou *des grands dieux* de Samothrace.

Ces distinctions sont l'objet particulier de mon travail. Le mot de *Cabires* employé sans aucune autre désignation, ne me représente que les Cabires de Samothrace, quelque part que j'observe leur culte. Les Cabires de Lemnos et de Thessalonique forment dans mon esprit une exception à l'idée générale.

Remontons à l'origine. Les Cabires sont les *grands dieux*, c'est-à-dire, dans mon opinion, ceux qui exercent le plus d'influence sur l'existence des créatures humaines. Les premiers Cabires furent seulement au nombre de deux, tant à Samothrace qu'à Rome. Ces deux dieux antiques, appelés *les dieux puissants* ou *les grands dieux*, étaient LE CIEL et LA TERRE [1]. C'est là, dit Varron, ce qu'on enseigne dans les initiations de Samothrace, et ce qui est écrit dans les livres de nos augures [2]. Ces deux divinités étaient mariées ensemble, *mas et femina* [3].

(1) Principes Dei, Cœlum et Terra. . . . . Terra enim et Cœlum, ut Samothracum initia docent, sunt Dei magni, et hi quos dixi multeis nominibus. Varro, *de Ling. lat.* lib. IV, t. I, p. 17; ed. Bipont.

(2) Et hi, quos augurum libri scriptos habent sic, Divi potes : et sunt pro illeis, qui in Samothrace θεοὶ δυνατοί. *Id. ibid.* p. 18.

(3) Sed hi mas et femina, *id.* p. ead.

Il n'y a ici aucun moyen de douter, puisqu'indépendamment du témoignage de Varron, cet homme si savant et si religieux [1], nous avons pour garants les initiations de Samothrace, telles qu'elles se pratiquaient encore au temps de Varron, et les livres des Augures romains.

Les Cabires de Samothrace et de Rome nous font connaître ceux de Pergame et d'Ilion; car suivant les traditions le culte de ces dieux ayant été porté de Samothrace à Pergame [2], et de Troie chez les Latins, ils ne pouvaient manquer d'être les mêmes dans toutes ces contrées.

Dans la Phénicie les Cabires étaient au nombre de huit, en y comprenant leur père, nommé *Sydic* ou le Juste; ils étaient honorés comme *les princes* ou *les maîtres de toutes choses*. C'est Sanchoniathon qui nous l'apprend [3]. Le siége de ce culte était à Bérythe.

Quant à l'Égypte, nous savons par Hérodote que

(1) Son opinion sur l'immortalité de l'âme et sur le dogme de la métempsycose, nous est attestée par la disposition de son tombeau qu'il ordonna lui-même dans son testament. Plin. *Hist. nat.* lib. XXXV, cap. 46. — On peut voir mon *Introd. à l'étude de la Mythol.* p. CCLXIX, CCLXX.

(2) Dardanum Deos Penates ex Samothrace in Phrygiam, et Æneam ex Phrygia in Italiam detulisse. Varro. *Fragmenta Rer. human.* lib. II, op. ed. Schleg. tom. I, pag. 205. — Virgil. *Æneid.* lib. III, vers. 10 et seqq. — Strab. lib. VII, pag. 331, ed. 1620. — Macrob. *Saturn.* lib. III, cap. 4. — Serv. in *Æneid.* lib. II, vers. 325.

(3) Sanchoniath. apud Euseb. *Præp. evang.* lib. I, cap. 10, p. 39.

le culte des Cabires était établi à Memphis, que *Phtha*, nommé encore ici *Hêphaïstos*, était leur père, et que ces dieux ressemblaient à des *pygmées* (1); il n'existe aucun texte qui puisse nous instruire davantage (2). Nous ignorons quels étaient les dieux honorés du titre de *Cabires*, tant en Phénicie qu'en Égypte; nous ne savons pas mieux quel était le nombre des Cabires égyptiens. La particularité remarquable d'un culte de divinités surnommées *Cabires* dans les deux pays; la ressemblance morale de *Sydic* ou le *Juste* avec *Phtha*, celui *qui coordonne et règle tout* (3); et d'une autre part les rapports originaires des deux peuples qui ont dû avoir dans leurs commencements plusieurs croyances communes, ces rapprochements ont fait croire que tout devait être semblable dans ce culte chez les deux peuples. D'après cela on a supposé que les Cabires étant au nombre de sept chez les Phéniciens, et de huit y compris leur père, devaient être pareillement

(1) Herodot. lib. III, cap. 37.

(2) Dans l'opinion de Xénocrate rapportée par Cicéron, il s'agit de huit dieux; savoir : cinq planètes, une étoile fixe qui représente toutes les autres, plus le soleil et la lune (Cicer. *de Nat. Deor.* lib. I, cap. 13). Mais ni l'Égypte, ni les Cabires ne sont nommés. — S. Clément d'Alexandrie, cité aussi à ce sujet, ne fait autre chose que se moquer du philosophe Alcmæon qui croit les astres animés et en fait des dieux, et de Xénocrate qui adore huit dieux, lesquels sont, dit-il, les sept planètes et le monde. S. Clem. Alex. *Protrept.* t. I Opp. p. 58; ed. Potter.

(3) Jablonski, *Panth. Ægypt. Prolegom.* § XXVI, p. LX.

au nombre de huit chez les Égyptiens; et l'on a conclu pour les deux nations que le culte des Cabires avait dû consister dans l'adoration des sept planètes et du dieu suprême, Phtha ou Sydic, dieu créateur.

Cette opinion a paru à Jablonski la plus vraisemblable [1]. Creuzer, sans la rejeter [2], en a proposé une seconde; c'est de prendre pour les Cabires les Ténèbres, le Sable et l'Eau, ou la Matière primitive, et d'y joindre le dieu Pan, compté par Hérodote parmi les huit premiers dieux [3], etc.

Tout cela est fort peu certain; mais au travers de cette obscurité on voit assez clairement que les Cabires de Memphis et de Bérythe étaient des divinités cosmogoniques, et leur culte un hommage rendu au créateur et à ses principaux ouvrages, particulièrement aux astres. Nulle part le Feu élémentaire n'était compris parmi ces divinités, ni sous son nom de dieu réel, ni sous aucune dénomination symbolique, quelle qu'elle pût être.

On ne peut douter que les premiers Cabires de Samothrace, de Pergame et du Latium, ne fussent pareillement des divinités cosmogoniques. *Le Ciel* que Varron désigne par son nom de dieu réel,

(1) Nihil igitur probabilius. *Panth. Ægypt. Prolegom.* p. LXI.

(2) Creuzer *Symbolik*, trad. sous le titre de *Religions de l'antiquité*, par M. J. D. Guigniaut, lib. III, chap. VII, t. I, p. 470.

(3) *Ibid.* chap. X, p. 310, 311.

Cœlum, est évidemment le père des êtres; il est nommé dans la mythologie grecque *Uranus* ou *Phtha*. *La Terre*, désignée aussi sans figure (*Terra*), est la Matière primitive incréée, mère universelle; il est souvent arrivé dans la fable que *la Terre* ou la Matière organisée a été mise en action à la place de la Matière du Chaos, *Isis* à la place d'*Athor*, *Démèter* ou Cybèle à la place de *la Nuit*, de *l'Érèbe* ou de *l'Océan*. La commodité du langage amenait naturellement cette confusion de mots.

La désignation simple de ces deux grandes divinités réelles, savoir, le Ciel et la Terre, est une preuve de plus de la nature du culte des Cabires de l'Égypte et de la Phénicie. Si le culte de ces puissances célestes est ici réduit à deux, est-ce un signe d'une plus haute antiquité? nous l'ignorons; mais comme ces deux êtres sont le père et la mère de tous les autres, nous pouvons par leur nature juger de celle de leurs enfants.

Ainsi les dieux *Cabires* ou les *grands Dieux* de première origine étaient des divinités purement cosmogoniques. On voit bien que, lorsque les Cabires étaient des divinités de cette nature, Jupiter n'était pas encore au monde et que, suivant l'expression des mythologues, *il n'était pas né;* mais un grand changement ne tarda pas à s'opérer. La nation avait trop d'activité pour que sa religion demeurât stationnaire et dans cet état d'enfance. La

fable de Prométhée dérobant le feu du ciel annonce l'impatience des Grecs d'éprouver une amélioration et déjà en démontre l'existence. Danaüs était arrivé d'Égypte. Ses filles se préparaient à établir les Thesmophories. Enfin le vieux Uranus, ou le dieu *Ciel*, reprit ses droits; le dieu Temps [1] fut renversé et Jupiter naquit. Les mêmes causes agissant de plus en plus, d'immenses révolutions suivirent celle-là. Une foule de dieux vint au monde, enfants du nouveau dieu suprême. On sait avec quelle amertume les Euménides, filles de *la Nuit*, se plaignent de ce changement dans le Prométhée d'Eschyle [2].

Des divinités cosmogoniques ne suffisaient plus. De toutes les croyances qui amenèrent le nouveau culte, et qu'à son tour il répandit et consolida, la plus heureuse en elle-même et la plus féconde en idées poétiques fut le dogme de l'immortalité de l'âme, avec lequel s'établit celui de la métempsycose. Les dieux *Cabires* ou grands dieux furent ceux qui présidaient à la séparation de l'âme d'avec le corps, à ses purifications et à son retour à la lumière. L'aspect même du ciel semblait offrir l'exemple du renouvellement de la vie. De même que

(1) Tempus igitur colunt, qui Saturnum colunt........ Nam hoc quoque in libris suis habent eorum docti atque sapientes. S. August. *de Civ. Dei*, lib. IV, cap. X.

(2) Æschyl. *Eumenid.* vers. 781, 782, 881, 882.

chaque jour le soleil plonge dans l'Océan et en ressort chaque jour aussi éclatant, de même l'âme humaine parut sortir purifiée des gouffres de l'Océan et devenue plus digne d'habiter avec les dieux. Des fables sans nombre, des fêtes où l'on semblait vouloir frapper tous les sens à la fois, des productions des arts, les plus admirables que la main des hommes ait créées, des hymnes, des mystères, des représentations scéniques; tous ces moyens furent mis en œuvre pour faire goûter aux populations de si utiles doctrines.

A peine le règne de Jupiter eut-il commencé, ce qui dut avoir lieu, ainsi que je l'ai dit ailleurs, vers l'année 1570 avant notre ère, ou peu d'années après [1], que les Thesmophories furent établies; elles datent presque du même temps. L'institution des mystères d'Éleusis appartient, suivant Sainte-Croix, à l'an 1394; suivant Larcher, à l'an 1404 [2]. Dans les cent soixante-six années environ qui séparent ces deux établissements, naquirent presque tous

(1) *Jupiter*, part. 1, chap. VIII, tom. I, p. 142 et p. 164. — Heyne et l'abbé Fouché ont jugé de l'époque de cette révolution sans l'avoir déclarée positivement. «Il se fit vers ce temps-là, dit Fouché, «une étrange révolution dans les idées religieuses.» (Fouché, *Deuxième Mémoire sur la religion de la Grèce; Académie des Inscript.* t. XXXIV, p. 467.) — «Il semblerait, dit Heyne, que Cécrops aurait «établi de nouveaux dieux apportés de l'Égypte.» *Comment. soc. Gotting.* t. VIII, p. 30.

(2) Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, t. I, p. 114. — Larcher, *Canon. chron. trad. d'Hérodot.* t. VII, p. 569.

les dieux issus de Jupiter, ou plutôt les fables qui supposèrent leur naissance : ce furent Mars, Hébé, Persée, Mercure, fils de Maïa; Apollon, Vulcain qui ne pouvait pas être compté auparavant parmi les Cabires puisqu'il n'existait pas; enfin Proserpine, Bacchus et tous les autres.

C'est aussi dans cet intervalle qu'on peut supposer la régénération du culte de Samothrace. Les fables portent que ce fut Jupiter lui-même qui le réorganisa après l'abandon où il était tombé. Diodore de Sicile dit littéralement : « Dardanus, fils aîné de « Jupiter, était déjà passé en Asie; il avait donné « son nom à la *Dardanie*, pays où fut depuis bâtie « Troie, ... Jupiter ayant voulu également illus- « trer Jasion, le second de ses fils, lui dévoila les « rites des mystères anciennement célébrés dans la « Samothrace, qui furent alors rétablis sur l'antique « tradition [1]. » Ce peu de mots nous fait assez voir que Jupiter, dans cette prétendue réhabilitation, n'oublia ni la gloire de ses enfants, ni les dogmes de sa propre religion. Il fallait bien que l'établissement de Samothrace fût d'accord avec les croyances universelles. Ce renouvellement était commandé par l'état des choses.

(1) Diod. de Sic. liv. v, chap. 48, traduct. de M. Miot, tome II, p. 400 et 401. — La traduction latine contient ces mots : *Mysteriorum ei ritus præivit, antea quidem in hac insula receptos, sed tunc traditione renovatos.*

Le Ciel et la Terre ne cessèrent point d'être honorés, mais on leur adjoignit de nouveaux dieux avec lesquels l'esprit de l'institution changea totalement. Ces divinités furent d'abord au nombre de quatre; savoir : Cérès, Pluton, Proserpine et Mercure sous le nom de *Casmilos* ou Camille. Les fables qui leur sont relatives mettent à découvert les rapports sous lesquels elles furent comptées parmi les Cabires.

Cérès, divinité cabirique, ne fut point *Démèter*, mère universelle, associée au Ciel dans le premier culte : Cérès cabirique dans le culte nouveau fut Cérès *Chthonia* ou la Terre, recevant dans son sein les corps des morts et les décomposant pour en former de nouveaux. Pluton, soleil de l'hémisphère inférieur, demeura toujours le dieu des enfers; son caractère n'a jamais changé. On sait assez que Proserpine régna aussi sur les morts. J'ai montré de plus dans un autre ouvrage que cette fille de Jupiter et de Cérès, l'*ineffable Koré* [1], fruit d'une *ineffable conception* [2], est une représentation de l'âme humaine descendant aux enfers, revenant à la vie, et allant ainsi tour à tour, suivant les lois de la métempsycose, des enfers à la lumière, et du séjour des vivants dans les bras de son

(1) Ἄῤῥητος Κόρη, *innominabilis virgo*. Euripid. *Fragm. Alex.* vers. 7. — Hesych. voc. Ἄῤῥητος.

(2) Ἀῤῥήτοισι γοναῖς. Orph. *Hymn. Perseph.* XXVIII, vers. 7.

époux[1]. Mercure ou Camille, *le serviteur,* dans le second culte cabirique, fut sans contredit Mercure Psychopompe, le dieu qui conduisait les âmes aux enfers, et les ramenait à la lumière.

J'abrége tout ceci, attendu que mon unique but est de montrer que Vulcain n'avait rien de commun avec ce second culte cabirique, lequel ne se rapportait qu'aux dieux des morts, et avait seulement pour objet de répandre le dogme de l'immortalité de l'âme.

Je reviendrai au culte de Samothrace. Continuons auparavant à observer la marche de l'esprit religieux dans la généralité de la Grèce.

Sainte-Croix rapporte qu'Eumolpe, chef des Eumolpides, étant allé en Thrace, y trouva les mystères des Cabires établis, qu'il en apprit les cérémonies, et les transporta à Éleusis vers l'époque de l'introduction du culte de Cérès; et il ajoute que ces cérémonies furent adaptées au culte de cette déesse[2]. Il est à regretter que cette tradition ne soit pas accompagnée de preuves suffisantes, car nous en pourrions retirer des notions chronologiques intéressantes; mais, à leur défaut, il paraît très-vraisemblable que le culte de Samothrace précéda celui d'Éleusis, et que celui-ci, conçu dans le même

(1) *Introduction à l'étude de la Mythologie,* IVe dogme, p. CCXIV et suiv.

(2) Sainte-Croix, *Rech. sur les Myst. du pagan.* t. I, p. 120.

esprit, n'en fut qu'une extension. Cérès, en effet, l'amante du serpent, et Proserpine ou l'ineffable Koré leur fille, représentation de l'âme humaine, appelées toutes deux *grandes déesses*, et toutes deux *cabiriques*, nous prouvent assez que le culte d'Éleusis et celui de Samothrace se ressemblaient en beaucoup de points.

Suivant les fables, Pluton, accompagné de Mercure et des Parques [1], enleva Koré avec l'agrément de Jupiter, et en fit son épouse. Cérès, désespérée, ignorant qui était le ravisseur, monta dans un char où elle attela deux serpents, prit en mains deux flambeaux allumés, et alla demander sa fille aux cieux, aux mers, à la terre. Jupiter touché lui rendit sa fille; les Parques et Mercure la ramenèrent. Toutes ces fictions appartiennent à la croyance de l'immortalité de l'âme et à celle de la métempsycose; car les deux serpents sont l'emblème de l'âme du monde et de la vie universelle que cette âme perpétue, et les deux flambeaux reproduisent encore une image des deux vies dont l'homme devait jouir successivement.

À Corinthe un même temple était consacré aux Parques, à Cérès et à Proserpine [2], ce qui nous

(1) Claudian. *Rapt. Proserp.* lib. II, vers. 6. — Gori, *Inscript. etrusq.* tab. XXV, t. III, p. 106. — On voit même des monuments où Minerve accompagne Pluton au moment où il enlève Proserpine Gori, *loc. cit.*

(2) Pausan. lib. II, cap. IV.

montre toujours Cérès Cabira, Proserpine emblème de l'âme, et les Parques qui disposent de la première vie et du retour à la vie.

Autant qu'on en peut juger par les cérémonies extérieures d'Éleusis, ce sont là les miraculeux tableaux qui se déployaient dans l'intérieur du temple. D'abord, les adeptes se préparaient à l'initiation, on pourrait dire à la mort, par des lustrations qui les purifiaient de leurs fautes [1]; ensuite venaient les pleurs et les gémissements en signe de la douleur de Cérès et de celle de Proserpine, à leur séparation. Le cinquième jour des cérémonies, s'exécutait la course des flambeaux allumés que les initiés se passaient de main en main, comme une image de la vie qui se transmet de génération en génération [2]. Le neuvième jour se faisaient des libations au Ciel et à la Terre, père et mère de tous les êtres [3], ce qui montre que les mystères d'Éleusis étaient bien une filiation de ceux de Samothrace, et que les Cabires de l'ancien culte n'avaient point été oubliés dans l'institution du nouveau. Enfin les cérémonies se terminaient par une représentation du *mariage sacré* de Pluton et de Proserpine, des

(1) Sainte-Croix, t. I, p. 297. — S. Clem. Alex. *Strom.* lib. v, t. II, p. 688, 689; ed. Potter.

(2) Et quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

Lucret. lib. II, vers. 78.

(3) Sainte-Croix, t. I, p. 335.

supplices destinés aux réprouvés (1), et des joies célestes promises aux élus (2).

Ce culte se propagea rapidement. Vers l'an 1380, sous le règne de Pandion, fils de Cécrops II, Caucon, venu d'Éleusis, enseigna la doctrine et les cérémonies des Mystères à Polycaon et à Messène, sa femme, qui régnaient dans la Messénie, et ils établirent ce culte dans la ville d'Andanie, capitale de leurs états. Une inscription, citée par Pausanias, rappelait cette tradition (3). Peu d'années après, Lycus, fils de Pandion, donna une nouvelle extension à ces cérémonies (4), et bientôt Méthapus, Athénien de naissance, fonda à Thèbes, en Béotie, les mystères *de Cérès Cabiria* et de Proserpine, sa fille; culte qui subsistait encore avec tous ses secrets au temps de Pausanias (5).

A Hermione, dans l'Argolide, on célébrait annuellement une fête en l'honneur de Cérès *Chthonia*, dont l'esprit, quoique très-mystérieux, n'a rien d'obscur. Les prêtres, les hommes, les femmes, suivis des enfants, tous vêtus de blanc et couronnés de fleurs propres au deuil, allaient en procession au temple de cette déesse, où l'on immolait des

(1) Sainte-Croix, t. I, p. 353, 357 et suiv.; 366 et suiv.

(2) *Ibid.* p. 376 et suiv.

(3) Pausan. lib. IV, cap. I. — Larcher place Pandion, fils de Cécrops II, de 1387 à 1361.

(4) Pausan. *ibid.* Même inscription.

(5) Pausan. lib. IX, cap. XXV.

victimes qu'on y faisait entrer une à une. Le nom de Cérès *Chthonia*, la présence des enfants qui suivent leurs parents en habits de deuil, les victimes frappées une à une; ces particularités parlent trop clairement pour avoir besoin d'explications. Pausanias a vu cette marche lugubre [1].

A Phénée, ville d'Arcadie, on célébrait aussi des fêtes en l'honneur de Cérès *Éleusinienne* [2].

Une cérémonie du culte d'Argos nous dévoile au moins une branche des mystères cabiriques. Elle consistait à jeter dans une fosse des flambeaux allumés, en l'honneur de Koré, fille de Cérès; elle se pratiquait encore au temps de Pausanias [3]. Ces flambeaux allumés étaient visiblement l'image des âmes qui descendent vivantes chez Pluton.

L'adoration des dieux des morts n'était donc pas exclusive à l'île de Samothrace. Elle s'observait à peu près de la même manière à Athènes, à Anda-

(1) Pausan. lib. II, cap. XXXV. — Si l'on s'en rapportait aux traditions, cette institution remonterait bien au delà des temps dont nous parlons, puisqu'on l'attribuait à une princesse Chthonia, qu'on disait fille de Phoronée. Mais la même tradition portait que cette princesse avait bâti le premier temple après l'arrivée de Cérès dans la Grèce, et cet événement est rangé dans la chronologie à plus de cinq cents ans après Phoronée. — Il faut joindre cette procession aux faits que Morin a rassemblés à l'effet de prouver que les Grecs priaient pour les morts. *Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. III, p. 79.

(2) Pausan. lib. VIII, cap. XIV.

(3) *Idem*, lib. II, cap. XXII.

nie, à Thèbes, en Béotie, à Argos, à Hermione, dans l'Argolide, à Phénée, ville d'Arcadie[1]. Convaincu que son âme était immortelle, le Grec apprit par là à s'honorer lui-même et à se regarder comme une portion de la divinité. Ce culte ne tarda pas à recevoir dans Samothrace une addition considérable et qui acquit une grande célébrité. Aux quatre Cabires, Cérès, Pluton, Proserpine et Mercure Psychopompe, il en fut joint deux autres, ce qui portait le nombre total à huit, en y comprenant le Ciel et la Terre.

Ces deux nouveaux Cabires furent les Dioscures, Castor et Pollux, fils de Jupiter.

Il faut dire ici qu'Adrien Réland a reconnu le premier que les quatre Cabires, Cérès, Pluton, Mercure Psychopompe et Proserpine, étaient adorés comme dieux des morts[2]. Mais arrivé à Castor et Pollux, n'apercevant point le rapport de ces protecteurs de la navigation avec le culte des morts, il a reculé devant son système, dont il n'avait pas dé-

(1) M. Schelling propose une opinion différente. Il fait venir Cabire d'un mot hébreu. Cette opinion embrasse le temps antérieur à Jupiter, et le temps postérieur au culte de ce dieu. C'est avec regret que je ne puis adopter cet avis. Son moindre défaut, à mon sens, c'est que les dieux *consentanei et complices* étaient étrusques et postérieurs au règne de Jupiter et à l'établissement de ses enfants. M. W. J. Schelling, *Uber die Gottheiten von Samothrace*. Stuttgard, in-4°; 1815.

(2) Inferorum seu sepultorum deos. A. Reland. *de Diis Cabiris*, apud Polen. *Suppl. utriusq. thes. antiq.* t. IV, p. 335.

couvert la base. Il a réduit les véritables Cabires à quatre et a laissé les Dioscures en dehors [1] : c'est une erreur de ce savant; car ces nouveaux Cabires n'auraient point été adjoints aux premiers s'ils n'eussent été de la même nature, au moins mythiquement.

Homère nous explique la chose aussi clairement qu'il soit possible. Proserpine seule, fille de Cérès et du Serpent, représentait l'âme humaine. Elle était quatre mois avec sa mère, quatre mois dans le ciel, quatre mois auprès de son époux. On voulut une image plus vive, une image nouvelle pour réveiller l'attention du peuple et pour ranimer les offrandes, dont il semble que la source commençât à diminuer. Cette fois on employa utilement le soleil nocturne et le soleil diurne.

« Ces deux frères jumeaux vivent toujours, dit « Homère en parlant de Castor et Pollux, quoique « inhumés dans le sein de la terre; pendant l'espace « d'une journée, protégés par Jupiter, tour à tour ils « vivent, tour à tour ils meurent; jouissant, quand ils « sont vivants, des honneurs réservés aux dieux [2]. »

Pindare confirme la tradition d'Homère en disant : « Ces deux héros alternativement sont l'un

(1) Non fuisse autem Castorem et Polucem veros et antiquos Cabiros et antiquos Samothracicos patet ex illorum ætate, qua recentior est. A. Reland. *de Diis Cabiris*, apud Polen. *Suppl. utriusq. thes. antiq.* t. IV, p. 335.

(2) Homer. *Odys* lib. XI, vers. 300 et sqq.

« auprès de leur père, l'autre sous les profondeurs « de la terre[1]. » Lucien la confirme encore par ces mots : « Alternativement l'un est mort, l'autre est « Dieu[2]. »

Hemsterhuis remarque avec raison que les auteurs latins ont préféré la version portant que Castor est vingt-quatre heures sous l'horizon et vingt-quatre heures au-dessus[3]. Virgile dit en effet : « Si Pollux « a pu racheter son frère, et si dans autant de jours « il est revenu à la lumière, etc. . . . . .[4]. » Ovide et Silius Italicus ont suivi Virgile[5]. Minutius Félix dit avec sa précision ordinaire : « Ils meurent tous « deux afin de vivre tous deux, *moriantur ut vivant*[6]. »

La considération qui a arrêté Réland, savoir, si l'adjonction de Castor et Pollux aux anciens dieux Cabires est antérieure ou postérieure à la fable de Tyndaride, est pour moi de nul effet, attendu qu'il s'agit seulement d'un jumeau cru mort qui respire encore, de deux héros qui se trouvent l'un après l'autre sous les profondeurs de la terre et dans les gloires réservées aux dieux.

(1) Pindar. *Nem.* XI, vers. 103 et sqq.

(2) Lucian. *Dialog. Deor.* XXVI, t. II, p. 88, ed. Bipont.

(3) Hemsterhuis, not. sur le Dialog. des dieux, XXVI, t. II, p. 344, op. ejusd.

(4) Virgil. *Æneïd.* lib. VI, vers. 121, 122.

(5) Ovid. *Fast.* lib. V, vers. 717 et sqq. — Sil. Ital. *Punicor.* lib. XIII, vers. 804, 805.

(6) Min. Felix, *Octav.* p. 201, ed. Var. 1672.

Obligés de descendre tour à tour dans les gouffres de l'Océan et de revenir au ciel par la même route, ils eurent pour père Jupiter métamorphosé en cygne et pour mère la Terre sous le nom de Léda. C'est Athénagore, chargé de réfuter les erreurs du paganisme devant les empereurs Marc-Aurèle et Commode, qui nous apprend ce fait [1]. On voit maintenant que ce n'est pas sans raison que Castor et Pollux sont fils d'un cygne, et que cette fable a son motif ainsi que toutes les autres.

Il ne s'agissait dans tout cela que de la navigation cabirique ou mystique, c'est-à-dire de la navigation de l'âme humaine au travers des eaux de l'Océan pour aller au séjour des ombres et de son retour à la lumière par le même Océan. Mais les prêtres, voulant tirer profit de la position de leur île au devant des Dardanelles et de la mer dite le *Pont-Euxin*, imaginèrent un premier degré d'initiation réservé aux marins qui devaient aller et revenir sur cette mer orageuse. Ces hardis navigateurs payèrent un droit, se confièrent à Castor et à Pollux, et attribuèrent aux bienfaits de ces dieux leur retour dans leur patrie. Ce voyage et cette protection acquirent une telle autorité que Castor et Pollux devinrent, dans l'opinion du peuple, les véritables Cabires, les Cabires proprement dits. Varron se plaint de cet oubli, qui a fait passer dans le jugement

(1) Athenag. *Pro Christ.* cap. XIX, p. 88, ed. 1706.

de quelques ignorants toute la puissance cabirique en la personne de Castor et Pollux, adjoints seulement aux véritables Cabires[1]. Ce jugement de Varron nous montre l'esprit suivant lequel Castor et Pollux sont devenus réellement des dieux de Samothrace. Ils ont été réunis pour représenter l'âme humaine : voilà leur unique destination.

On voit donc bien que Vulcain ne fut pour rien dans la religion des Cabires. Soit que l'on considère les premiers de ces *grands Dieux*, qui étaient des divinités cosmogoniques, soit que l'on regarde les seconds, qui étaient les dieux des morts et des âmes retournant à la vie, Vulcain était totalement étranger au culte des morts et au culte des âmes revenant au monde. Vulcain était le Feu, rien que le Feu; toute autre signification lui était étrangère.

Comment donc est-il arrivé que ce Dieu ait été réputé père des Cabires ou du moins Cabire lui-même? Si je ne me trompe, le voici. Le fond de mon récit est vrai; les formes et l'époque seulement sont arbitraires.

Quand les Pélasges-Thyrréniens conçurent le projet de s'emparer de l'île de Lemnos, événement que Larcher place vers l'an 1162, voulant transporter avec eux leurs dieux suivant l'usage de ces

(1) « Nam neque, quas Ambracia ante portas statuit duas virileis species aheneas, Dei magni; neque, ut volgus putat, hi Samothraces Dii, qui Castor et Pollux. » Varro, lib. IV, p. 17, 18, ed. Sieg.

temps, ils avaient à choisir : ils pouvaient y porter le culte de Samothrace, déjà rendu fameux par d'autres Pélasges et introduit aussi à Thèbes; ils pouvaient y établir le culte de Vulcain, qu'ils avaient appris à Athènes. Ils se décidèrent pour ce dernier parti. Samothrace était dans le voisinage; il fallait vivre en bonne intelligence avec ce pays; dans cet état leurs prêtres imaginèrent une nymphe *Cabira*, native de la Thrace [1], fille de Protée, reine de ce pays et supposée de leur famille, laquelle ne pouvait être qu'une des sources principales d'eau chaude qui doivent se rencontrer fréquemment dans un pays volcanique. Vulcain épousa Cabira, et les enfants nés de cet hymen furent Cabires, du nom de leur mère, et dieux forgerons comme Vulcain leur père. Ces dieux se nommèrent Alcon et Eurymédon, *savants dans l'art du feu* [2]. On les porte aussi au nombre de trois [3]. Ils eurent plusieurs sœurs [4].

Il est vraisemblable que la fable de la chute de Vulcain à Lemnos date de cette époque. Cette légende et celle du mariage de Vulcain avec Cabira, circulèrent ensemble et datent à peu près du même temps.

(1) Strab. lib. x, p. 472.

(2) Nonn. *Dionys.* lib. xiv, p. 387, vers. 16 add. 22; lib. xxix, p. 753, vers. 5 add. 8.

(3) Hesych. voc. *Κάβειρος.*

(4) Strab. lib. x, p. ead.

Le culte de Vulcain, mari de Cabira, fut ensuite transporté à Thessalonique [1]; mais ce Dieu y arriva tel qu'il était, avec son marteau et ses forges, avec les Cyclopes, en un mot avec tous les signes propres au dieu Feu. Son union avec Cabira avait fait de lui un *Cabire;* ses enfants étaient des *Cabires* du nom de leur mère. Cabires par le nom, ils étaient de plus dieux Feux par leur essence et par la nature de l'île qu'ils habitaient.

Deux circonstances prouvent que Vulcain n'avait pas changé de type primitif : la première c'est qu'il est constamment nommé au singulier *Cabirus, le Cabire,* tandis que les véritables et les plus anciens Cabires sont deux, ensuite trois, ensuite six, ensuite huit, y compris Sydic ou Phtha, leur père; tandis que les Cabires nouveaux ou les dieux des morts sont deux, ensuite six, ensuite huit. La seconde circonstance, c'est que *le Cabire*, sur les nombreuses médailles de Thessalonique, est toujours en habit court, qu'il tient d'une main un *rhyton,* de l'autre un maillet, et que quelquefois le maillet est dans sa main, quelquefois sur son épaule [2], ce qui fait nécessairement considérer le maillet ou marteau comme un signe mythologique qui caractérise le

(1) « Hunc eundem Macedonum colit stulta persuasio. » Jul. Firmic. Mat. *de Errore prof. relig.* p. 23, ed. 1672.

(2) Eckhel, *Num. pop.* t. II, p. 78. — Mionnet, *Descript. de méd. antiq.* tome I, p. 490, 491.

dieu, et en fait un fabricateur. Quand Néron, dans tout son orgueil et toute sa magnificence, voulut être *nouveau Cabire* de Thessalonique, il posa sur sa toge un maillet [1]; ce qui signifiait, nouveau forgeron, nouveau fabricateur, il a reforgé le monde, il a fait un univers nouveau. Les empereurs Maxime, Philippe l'ancien, Philippe le jeune, Claude II, voulant aussi être à Thessalonique de nouveaux Cabires, prirent pour symbole le rhyton et le maillet, ce qui les désignait toujours comme fabricateurs et forgerons.

Divers mythologues disent, sur la foi d'Acusilaüs d'Argos cité par Strabon, que de Vulcain et de Cabira naquit seulement *Camillus*, lequel eut trois fils nommés *les Cabires*, qui donnèrent naissance aux nymphes *Cabiriques* [2].

D'autres veulent que Camillus ait eu deux frères qui l'auraient eux-mêmes massacré et coupé par morceaux [3].

Parmi les premiers Cabires divinités cosmogoniques, on place en effet Camillus, dont l'existence confirme tout ce que j'ai dit de ces divinités. Mais sa naissance, attribuée à Vulcain et à Cabira, offre, quant à son père et à sa mère, des contra dictions qui doivent la faire entièrement rejeter.

(1) Mionnet, Supp. t. III, p. 134.
(2) Strab. lib. x, p. 472, ed. Paris. 1620, in-fol.
(3) Jul. Firmic. *de Error. prof. relig.* pag. 23, ed. 1672.

On connaît l'histoire de ce Camillus égorgé et coupé en morceaux par ses frères. Cette fable est visiblement solaire, et retrace la mort du soleil d'hiver. Elle est à peu près la même que celle d'Osiris. Typhon, frère de ce Dieu, le massacra, coupa son corps en quatorze parties et les dispersa. Le phallus fut trouvé dans les eaux du Nil. Isis éplorée fit faire des imitations de ces quatorze parties et les envoya aux villes les plus considérables de l'Égypte [1]. Cette fiction est aussi un prélude à celle qui représente le soleil d'hiver dans la forme d'un taureau, tombant sous le glaive du soleil d'été et sous les morsures des animaux qui s'abreuvent de son sang. Or tout cela n'a rien de commun avec Vulcain précipité du ciel par Jupiter sur l'île volcanique de Lemnos, devenu le mari de Cabira, caractérisé par le bonnet arrondi, l'enclume, le rython, le marteau, qui eut pour fils Alcon et Eurymedon, forgerons comme leur père. Le mariage de Vulcain avec Cabira n'avait point été capable de changer ses dispositions naturelles. Vulcain ne cessa pas d'être un dieu Feu, ce qu'il était suivant sa légende et conformément à ses attributs. Quand tout ce que j'ai dit ci-dessus sur les premiers et les seconds Cabires serait inexact, la vérité en ce qui concerne ce dieu ne pourrait pas en être ébranlée. Qu'il ait le titre de Cabire, celui de sou-

(1) Plutarch. pag. 357, 358.

veau Cabire, celui de *père des Cabires*, il est toujours le dieu Feu précipité sur l'île de Lemnos, toujours l'époux de la Beauté, toujours l'amant malheureux de Minerve.

Quelques princes se dirent aussi fils de Vulcain par la seule raison qu'ils étaient boiteux : tels furent Périphétès qui habitait à Épidaure [1], et Ardalus qui inventa la flûte [2].

Les rois d'Athènes successeurs d'Erichthonius se dirent fils de Vulcain, comme représentants de ce prince.

Le géant Cacus se dit fils de Vulcain, parce que sa bouche vomissait des flammes [3], et enfin on regarda comme fils de Vulcain Cœculus, fondateur de Préneste, parce qu'à sa naissance il avait été trouvé dans un foyer [4].

Nous avons terminé l'examen de la légende de Vulcain. Il nous reste à considérer les fêtes célébrées en son honneur et à parcourir les principaux monuments élevés à sa gloire.

(1) Apollod. lib. III, cap. XVI, § 1.
(2) Pausan. lib. II, cap. XXXI.
(3) Virgil. *Æneïd.* lib. VIII, vers. 193 et sqq.
(4) *Ibid.* lib. VII, vers. 679.

§ VIII.

Fêtes en l'honneur de Vulcain. — Principaux monuments qui le représentent.

Si Vulcain est le feu, les fêtes célébrées en son honneur doivent être un hommage rendu au dieu Feu, les monuments qui le représentent une répétition de ce vœu : nous devons adorer le dieu Feu.

La plus ancienne fête de ce genre que nous connaissions, celle que les Athéniens nommaient *Chalkeia, la fête de l'airain,* remontait à une très-haute antiquité [1]. On l'institua en l'honneur de Minerve surnommée *Ergané,* c'est-à-dire Minerve considérée comme l'Ouvrière divine ou la Pensée du créateur. Elle fut nommée *Pandèmon*, parce que le peuple entier de l'Attique y était d'abord appelé. Elle fut aussi nommée *Athéneia,* ou la fête d'Athènes. Vulcain, lorsque son culte eut été institué, y fut adjoint comme chef de tous les fabricateurs, père et guide de tous les ouvriers qui travaillaient par le feu. C'est de cette époque qu'elle fut appelée *la fête de l'airain* [2].

Une autre fête non moins fameuse dans l'histoire d'Athènes, et à peu près aussi ancienne, est celle

(1) Suid. voc. Χάλκεια. — *Etym. magn.* voc. ead.

(2) Pollux, *Onomast.* lib. VI, cap. XXIV. — Harpocrat. apud Meursium, *Græc. fer.* t. III opp. col. 973. — Vossius, *de Origin. idol.* lib. II, cap. LXVI, pag. 328.

que les Athéniens nommaient *Lampadophorie*, ou la fête des flambeaux. Elle se célébrait trois fois chaque année : une première fois en l'honneur de Minerve, une seconde fois en l'honneur de Prométhée, une troisième fois en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens y rendaient hommage à la Pensée divine qui avait formé le monde, à l'homme de génie qui civilisa les Grecs encore barbares, à l'Élément divin qui en se communiquant avait régénéré l'existence humaine. Les rites principaux étaient les mêmes dans ces deux fêtes. Des coureurs s'élançaient dans une carrière avec rapidité, tenant en main un flambeau allumé dont l'extrémité brûlait dans une corne; et en courant ils se transmettaient ce flambeau de l'un à l'autre[1]. Cette course s'exécutait à l'entrée de la nuit[2], dans la fête de Minerve au Pyrée, dans celles de Prométhée et de Vulcain au Céramique[3]. Quelquefois les porteurs de flambeaux couraient à cheval[4], ce qui était apparemment un hommage rendu à Pallas, déesse des combats. Depuis que Pisistrate eut consacré une statue à l'Amour dans les jardins de l'académie, les

(1) Herodot. lib. VIII, cap. XCVIII. — Pausan. lib. I, cap. XXX. — J. Pollux, lib. VIII, cap. IX. — Themistius, *Orat. de Theodos.* — Schol. *in Pers. sat.* VI, vers, 61.

(2) Plat. *De Rep.* lib. I, t. III opp. p. 328 A.

(3) Etymol. magn. voc. Κεραμικός.

(4) Plat. *de Rep.* lib. I, t. III opp. p. 328 A.

coureurs de Prométhée et de Vulcain allumèrent leurs flambeaux aux pieds de cette figure [1]. Cette circonstance montre un honneur particulier décerné au feu du génie et au feu masculin qui se reproduit de génération en génération par le dieu appelé le *Dadouque* des noces.

Image du feu, le flambeau allumé est généralement employé dans les compositions mythologiques comme un symbole de la vie, et de l'âme qui en est la source. Les deux flambeaux si fréquents sur les monnaies et le serpent qui s'agite entre deux, sont aussi l'emblème de la vie actuelle et de la vie future promises par les lois de la métempsycose. Heureux donc le père qui communique à des fils, avec l'existence, l'amour de la patrie et la crainte des dieux, dont il est lui-même pénétré. C'est ce que représentent les coureurs dans les fêtes de Prométhée et dans celles de Vulcain par le flambeau qu'ils se transmettent l'un à l'autre. Lucrèce exprime cette idée sans voile lorsqu'il dit : « Un court intervalle renouvelle les générations; et, comme aux « courses des jeux sacrés, nous nous transmettons « de main en main le flambeau de la vie [2]. » Nous retrouvons encore ici la religion et sa morale que

(1) Plutarch. *Vit. Solon*. p. 79 B.

(2) Inque brevi spatio mutantur secla animantûm,
Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.
Lucret. lib. II, vers. 77, 78, trad. de Lagrange

les législateurs de la Grèce offraient au peuple jusque dans les jeux propres à son culte et à son amusement.

Depuis la bataille de Marathon un nouveau dieu fut ajouté à ceux qui faisaient le sujet des courses : ce fut le dieu Pan, peu honoré jusqu'alors chez les Athéniens, et regardé comme un des grands dieux dans l'Arcadie. Une lampe y veillait sans cesse devant sa statue [1]. De là son nom de *Lucidus Pan* [2]. On voudrait croire que ce dieu représentait l'ensemble des êtres, et que la lampe allumée était le symbole de l'âme du monde ou de l'âme qui vit dans la totalité de l'univers; mais il n'existe là-dessus aucun témoignage classique. L'âme du monde n'a plus été honorée dans la Grèce comme une divinité depuis que les âmes répandues dans l'universalité des corps ont été prises pour autant de divinités particulières. Il est plus vraisemblable que le dieu Pan étant le feu excitatif masculin, la lampe, comme le flambeau employé dans les jeux, fut le signe de ce feu excitatif. Cette ressemblance le rapprochait de Vulcain, avec qui il partageait l'honneur des jeux. On sait que sur une médaille de Cerasus dans le Pont, la figure de Pan est représentée tenant dans la main droite une torche allumée, et dans la gauche le *pedum*. Cette médaille peut être une allusion aux

(1) Herodot. lib. VI, cap. CV.—Pausan. lib. VIII, cap. XXXVII.

(2) Larcher, note sur Hérodote, liv. VI, chap. CV, p. 450.

jeux d'Athènes; dans tous les cas, elle est remarquable à cause de la torche allumée, symbole de Pan [1].

Diverses médailles rappellent ces jeux, ou bien font honorer le feu, à qui les jeux étaient réellement consacrés. Telle est une monnaie d'Athènes où l'on voit, d'un côté, une tête laurée de Vulcain, près de lui ses tenailles, et au revers deux flambeaux allumés. Une monnaie d'Hephæstia, dans l'île de Lemnos, où se trouvent, d'une part, une tête virile diadémée, et dans le champ une torche, n'est pas moins expressive [2].

D'autres monnaies, celles de Lipara, par exemple, île consacrée à Vulcain, nous offrent des têtes de ce dieu coiffées du *pileus*, espèce de bonnet de forme *conique* [3], emblème par lequel on entendait exprimer la concavité du ciel où le feu est censé habiter et d'où il émane. C'est ce que Porphyre, cité par Eusèbe, dit en propres termes : « Vulcain est ordi« nairement représenté sous la figure d'un homme « coiffé d'un *pileus* bleu, emblème par lequel on « entend exprimer la concavité du ciel [4]. »

Winckelmann fait une erreur à ce sujet : il re

(1) Mionnet, t. II, p. 348, n° 103.

(2) Eckhel, t. II, p. 216. — *Idem.* t. II, p. 51. — Mionnet, t. I, p. 431, n° 2.

(3) Mionnet, t. I, p. 344, n° 36 à 41; et Suppl. t. I, p. 463, n° 10 — Eckhel, t. I, p. 270.

(4) Porphyr. apud. Euseb. *Præp. evang.* lib. III, cap. XI, p. 112.

marque que ce bonnet est quelquefois d'une forme ovale et presque conique, ou même recourbé par le haut à l'imitation du bonnet phrygien, et il cite en exemple une urne funéraire du capitole [1]. Il faut observer que cette forme est abusive : le *pileus* doit être arrondi par le haut comme la voûte céleste.

Quelquefois, parmi les signes qui représentent Vulcain, la torche est supprimée. La tête est souvent laurée; mais les tenailles, l'enclume, le marteau, tiennent la place du symbole qui est exclu, et rappellent le feu fabricateur aussi bien que le ferait la torche elle-même.

D'autres monuments nous montrent Minerve se dérobant à l'amour de Vulcain. Tel est le bas-relief en bronze exécuté vers la LVIe olympiade par Batyclès dans le temple d'Apollon, à Amycles; on y voyait Minerve fuyant Vulcain qui la poursuivait [2]. J'ai dit l'amour de ce dieu pour elle. La passion du dieu Feu pour la Pensée divine est toute naturelle [3].

(1) Winckelmann, *Essai sur l'allég.* t. I, p. 146. — *Admiranda Roman.* tav. 80.

(2) Pausan. lib. III, cap. XVII et XVIII.

(3) Je ne fais pas mention d'une fable portant que Vulcain a accouché Jupiter de Minerve en lui ouvrant le front avec une hache, et qu'il est devenu amoureux d'elle en la voyant sortir tout armée du cerveau de ce dieu. Cette fable, quoique parée du nom de Pindare, me paraît étrangère à la Minerve athénienne. Son moindre défaut est de blesser toute chronologie; car Vulcain n'était pas né

A Athènes, près d'un portique appelé *le portique du roi*, était le temple de Vulcain, et dans ce temple une statue de Minerve. « Je ne m'étonne point de « ce rapprochement, dit à ce sujet Pausanias, quand « je pense à ce qu'on raconte de la naissance d'Eri- « chthonius [1]. »

Si Vulcain veut forger même une arme, c'est en présence d'une statue de Minerve qu'on le place. Il consulte sa déesse favorite pour conformer cette arme à la poitrine d'un héros [2].

Sur la base enfin de la statue de Minerve placée par Phidias dans le Parthénon d'Athènes, cet artiste représenta en bas-relief Pandore et *tout ce qu'on savait de sa naissance* [3]. Le texte de Pausanias n'est pas plus développé; mais on supplée facilement à ce qui n'est pas exprimé. Si le bas-relief renfermait tout ce qui est relatif à la naissance de Pandore, on y voyait Minerve applaudissant à Mercure Psychopompe qui choisissait une âme pour elle. On y voyait aussi cette déesse l'ornant elle-même des dons de filer, de tisser et de broder. Vulcain dieu Feu

que déjà Minerve régnait sur les Athéniens. Cette composition est très-commune sur les monuments étrusques. J'aime mieux celle de Phidias ou de son contemporain, représentant Minerve qui s'élance tout armée du front de Jupiter sur un char à huit chevaux.

(1) Pausan. lib. I, cap. XIV.

(2) Voyez le frontispice de cet ouvrage. Mionnet, t. IV, p. 161, n° 919.

(3) Pausan. lib. I, cap. XXIV.

atmosphérique et terrestre était incapable de l'animer : seul le feu æthéré avait le pouvoir de créer les âmes.

§ IX.

Récapitulation et conclusion.

J'avais dit que Vulcain était le Feu : je crois avoir prouvé cette vérité. D'abord j'ai rapporté la légende de ce dieu, c'est-à-dire, j'ai montré les faits miraculeux dont son histoire se compose. Sans doute il n'y a là rien que des fables, mais ces fables sont allégoriques ; toute la mythologie est composée sur ce modèle : ce sont toujours des fables qu'elle raconte, et ce sont toujours par ces fables des faits réels qu'elle veut nous enseigner. Souvent ces faits sont eux-mêmes faux, incroyables, absurdes : la science ou la croyance publique les admettait ainsi; c'était la physique ou la *physiologie* du temps.

Comme tout était caché, j'ai cherché le mot de l'énigme : les anciens me l'ont fourni. Vulcain était le Feu; ils nous l'ont dit sous toutes sortes de formes, depuis Homère jusqu'à Théodoret, jusqu'à Servius, jusqu'à Albéric et Eustathe, ils n'ont eu qu'un même langage, c'est de répéter : Vulcain est le Feu.

Voulant compléter le tableau, j'ai montré quelles divinités ont représenté le Feu dans d'autres temps et sous différents rapports.

Vulcain avait été confondu, par les anciens eux-

mêmes, avec *Phtha*, dieu suprême de l'Égypte, Feu æthéré, source de la vie et du mouvement, le même que l'Uranus grec, le même que le Jupiter grec. Je les ai distingués, et j'ai donné à cette occasion l'explication de plusieurs figures de Phtha inconnues ou nouvelles.

J'ai dit aussi que Vulcain diffère du père des Cabires de Samothrace et j'ai avancé que ce dernier culte était un hommage rendu aux dieux des morts. J'ai fait voir que les vrais Cabires ou ceux de Samothrace sont différents d'avec les Cabires de Lemnos et ceux de Thessalonique, fils de la nymphe Cabira. Il résultera de ces recherches que Vulcain, le père des Cabires de Lemnos, n'a rien de commun avec le père des Cabires de Samothrace.

Tous les monuments sont venus à l'appui de mon opinion; j'ai montré que tous s'expliquent par ce mot seul et ne s'expliquent que par ce mot : Vulcain est le Feu.

Je prie maintenant le lecteur de considérer les conséquences de cette proposition.

Si Vulcain est le Feu, son père, en supposant qu'il ait un père, et sa mère sont donc capables d'engendrer le Feu. Son père est donc Jupiter, et sa mère, qu'elle l'ait engendré seule ou qu'elle ait pris l'intermédiaire d'un être masculin, est donc l'air atmosphérique et terrestre; c'est toujours Junon qui est la mère du Feu atmosphérique et terrestre.

Si Vulcain est le Feu, ses frères, ses sœurs, tous ses parents, sont de nature à être les frères, les sœurs, les parents du Feu. Tous les éléments concourent à composer cette famille divine et sont la base de la religion.

Si Vulcain enfin est le Feu, « la nation grecque « avait donc une religion fixe, reconnue, sanc« tionnée par les lois; elle honorait un dieu suprême « et des dieux subordonnés; elle admettait des dog« mes. La morale qu'elle prêchait était une consé« quence de ses dogmes religieux [1]. »

Les pratiques publiques du culte reposaïent sur des fables; mais ces fables s'expliquaient dans les mystères. L'initiation aux mystères formait le dernier degré de l'enseignement religieux, et là seulement se trouvait le complément nécessaire de la religion. L'adoration du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, du soleil, de la lune, était un hommage permanent rendu au dieu suprême qui avait séparé les éléments, qui les avait animés d'une portion de sa propre substance, qui régnait sur eux, et maintenait entre ces êtres divins l'harmonie nécessaire à la beauté de l'univers et à l'existence du genre humain.

(1) *Supra*, pag. 1 et 2.

FIN.


3 2044 058 183 85

